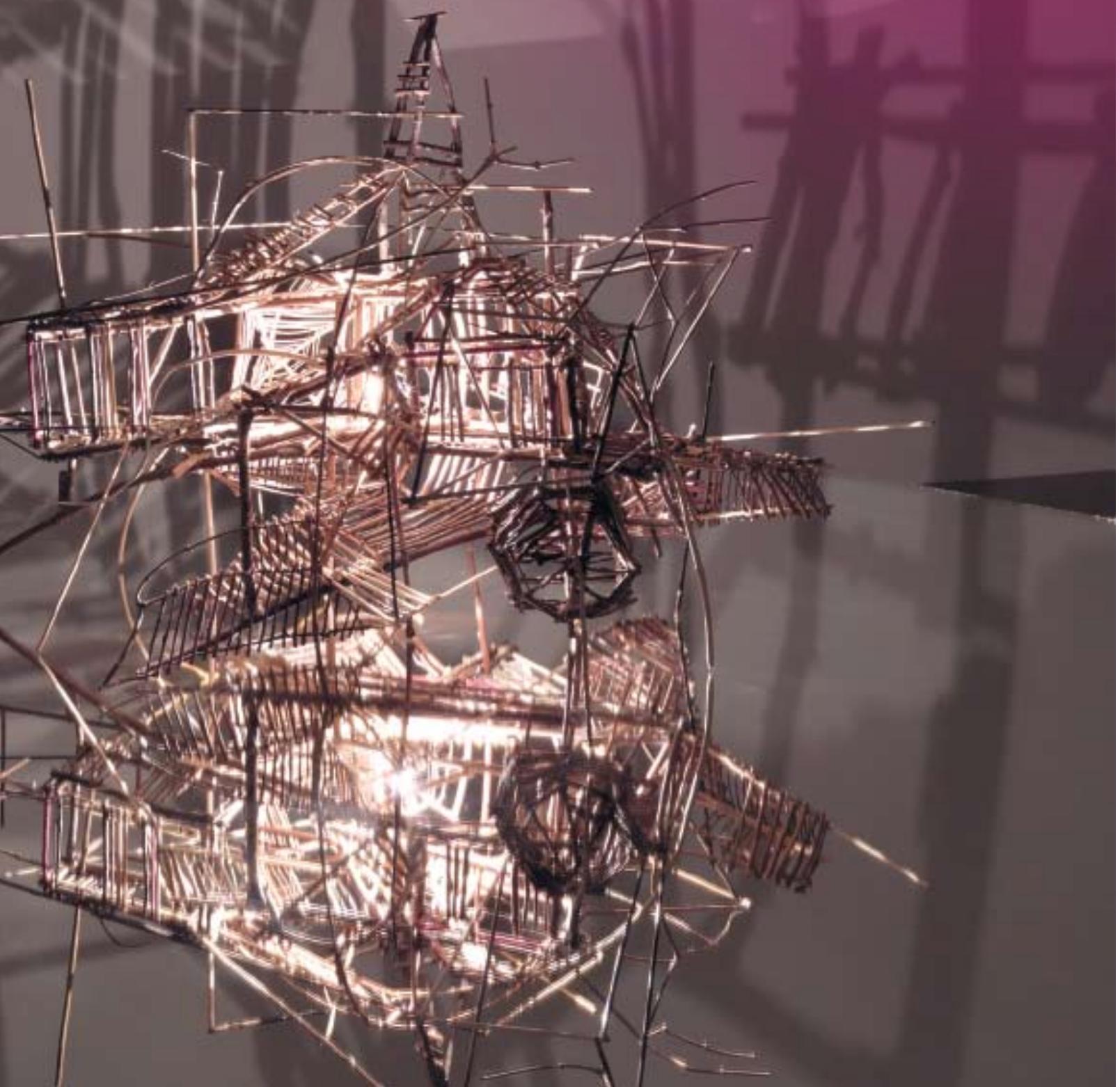


le phare

journal n° 1

centre culturel suisse • paris



Le Phare

Journal édité par le Centre culturel suisse de Paris

Le Phare paraît trois fois par an.

L'adresse

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris
+33 (0) 1 42 71 44 50

lephare@ccsparis.com

Le tirage du 1^{er} numéro

10000 exemplaires

L'équipe du Phare

Les codirecteurs de la publication:

Jean-Paul Felley + Olivier Kaeber

La responsable de rédaction: Florence Gaillard

La graphiste: Jocelyne Fracheboud

La secrétaire de rédaction: Maryse Charlot

Le photograveur: Alain Touminet, Printmodel, Paris

Les imprimeurs: Deckers&Snoeck, Zwijndrecht/Anvers.

Le journal est composé avec les polices de caractères B-Prohelvetica, Chronicle et Maurea.

Il est imprimé sur Cyclus offset 100 % recyclé.

Dialogue avec les lecteurs

Si vous souhaitez nous contacter, nous communiquer vos remarques, faire paraître une annonce pour vos événements ou recevoir *Le Phare* à votre adresse, contactez-nous par courriel ou téléphone.

Services

Tous les livres, disques et DVD présentés dans nos pages MADE IN CH sont disponibles à la bibliothèque du Centre culturel suisse.

Ce journal est aussi disponible en pdf sur www.ccsparis.com/lephare

Remerciements

Nous remercions tout spécialement Jocelyne Fracheboud et Florence Gaillard qui, en dialogue permanent avec nous, ont mis en œuvre notre projet de journal, dans sa forme et son contenu, en un temps record et sans numéro zéro.

Merci beaucoup aux artistes, aux auteurs, aux annonceurs de la première heure, à Pro Helvetia et aux partenaires qui ont permis l'existence de ce journal.

Merci à Bernard Delacoste et Jean-Fred Bourquin qui ont préparé le terrain pour que l'association des amis du CCS puisse exister.

Merci à Bertrand Cottet pour ses encouragements amicaux. JPF + OK

© Le Phare, février 2009

Centre culturel suisse de Paris

L'équipe du Centre culturel suisse

Les codirecteurs: Jean-Paul Felley + Olivier Kaeber

L'administratrice: Katrin Saadé-Meyenberger

La responsable de la communication: Elsa Guigo

La chargée de production: Léa Fluck

La responsable de rédaction du *Phare*: Florence Gaillard

Les techniciens: Stéphane Gherbi et Kevin Desert

La responsable accueil-bibliothèque: Sarah Glaisen

Les chargés d'accueil: Amélie Gaulier,

Claudia Hägeli et Sacha Roulet

Les stagiaires: Margot Jayle et Nicole Richlin

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris.

T +33 (0) 1 42 71 44 50

F +33 (0) 1 42 71 51 24

ccs@ccsparis.com

www.ccsparis.com

Ils contribuent au premier numéro du Phare

Michel Boujut

Né à Jarnac, il a été le producteur de la mythique émission *Cinéma Cinémas* sur Antenne 2 dans les années 80. Journaliste en Suisse à la fin des années 60, il participe aux premiers films des cinéastes genevois Alain Tanner, Michel Soutter et Claude Goretta à qui il consacre ses premiers livres. Comme critique, il a collaboré à *Charlie Hebdo*, aux *Nouvelles littéraires*, à *L'Événement du jeudi*, *Télérama*, *France Culture* et *Paris Première*. Auteur de plusieurs romans, BD et feuilletons radio (*Le Perroquet des Batignolles*, avec Tardi), il a aussi publié des ouvrages sur Claude Sautet ou Wim Wenders.

Christian Caujolle

Immergé dans les images, il est l'un des fondateurs et le directeur artistique de l'agence Vu, agence de photographes créée à Paris en 1986. Il a aussi dirigé la Galerie Vu dès 1998. Il a auparavant été chercheur au CNRS, journaliste et responsable de la photographie au quotidien *Libération*. Commissaire d'importantes expositions de photographie en Europe, il a publié plusieurs monographies, entre autres sur Sebastião Salgado, William Klein et Raymond Depardon.

Philippe Dumez

Depuis plus de 10 ans, à l'aide d'une agrafeuse offerte par son père, ce passionné de musique édite des fanzines dans lequel il se livre à de grandes démonstrations de prosélytisme assumé. Certains de ses textes seront adaptés en BD par le Colonel Moutarde et deviendront une série éditée par Dupuis: *Le Meilleur de moi* (3 tomes). Après avoir épuisé sa dernière boîte dagrafes, il est passé de la microédition au blog, une révolution pour cet adepte de la photocopieuse. Père de deux enfants, il vit à Paris, et observe la carrière de Polar depuis ses débuts.

Sandrine Fabbri

Dix ans critique au *Journal de Genève* et *Gazette de Lausanne* puis correspondante culturelle pour *Le Temps* à Zurich, elle a fait le choix de l'indépendance en 2000. Installée à Paris, elle traduit des textes de l'allemand, organise des soirées littéraires pour le Literaturhaus Zürich et l'Association pour une maison de la littérature à Genève ainsi qu'au Centre culturel suisse de Paris. Auteure de nouvelles et de théâtre, elle se passionne pour l'histoire de la sexualité.

Florence Grivel

Historienne de l'art, elle a collaboré à nombre de catalogues et livres d'artistes. Gastronome, elle est passée maître dans l'art de cuisiner le contenu des frigidaires vides. Auteure de fictions, performeuse, elle est aussi critique et chroniqueuse d'art sur *Radio Suisse Romande Espace 2*.

Steeve Luncker

Formé à l'Ecole de photographie de Vevey, il vit à Genève. Prix Berner Zeitung du meilleur travail photographique de presse suisse en 1996, il est distribué par l'Agence Vu dès 2000. Les éditions Assouline ont publié ses images dans *Amour et Désir* (1999) et dans *La Légende de Cannes* (2004). Il a réalisé des séries sur le sida, la prostitution ou la chirurgie esthétique. Son livre *Levées de corps* (Labor et Fides, 2008), avec des textes de Thierry Mertenat, témoigne du travail d'institutions en charge des morts accidentelles ou oubliées à Genève.

Matthieu Jaccard

Architecte, il vit principalement entre Lausanne et Zurich. Après des études d'architecture, il pratique son métier à Lausanne et Berlin et y ajoute une formation d'historien de l'art. Il travaille comme chercheur indépendant dans les domaines de l'art moderne et contemporain depuis 2003. Il a été nommé commissaire des éditions 2006 et 2010 de la *Distinction Romande d'Architecture*.

Serge Lachat

Né à Porrentruy, licencié ès Lettres, il a enseigné pendant 37 ans aux Collèges Rousseau et Claparède de Genève. Après un passage à la New York University pour étudier l'esthétique et l'histoire du cinéma, il devient dès 1990 chroniqueur cinéma pour *Radio Suisse Romande Espace 2*. Depuis 2006, il est père au foyer et s'occupe de ses deux plus jeunes filles.

Karelle Ménine

Née à Mazamet, elle vit entre Paris et Genève. Journaliste pour *France Culture*, *Le Courier*, la *Radio Suisse Romande*, elle a fondé la Fastrasproduction/compagnie afin de développer l'écriture sonore. Elle a collaboré avec le performer Massimo Furlan et la metteuse en scène Marielle Pinsard lors d'un sujet à vivre au festival d'Avignon 2008. *Le Guichet, voix carcérales*, création sonore présentée en novembre dernier au Planétarium de Lyon en compagnie de Louis Sclavis, entame une tournée en 2009. Elle est aussi l'auteure de *La Petite Fille de l'arbre* (Didier Jeunesse).

Arnaud Robert

Journaliste culturel pour *Le Temps*, la *Radio Suisse Romande* et le magazine musical *Vibrations*, il est basé à Lausanne. Il a réalisé les films *Bamako* et *is a Miracle* en 2001 (Prix Bartók du film ethnographique, Paris, Prix Visions d'Afrique, Montréal) et *Mort-Nuit* en 2004. Programmateur de concerts, il est l'un des concepteurs de *Vodou, un art de vivre*, exposition présentée récemment au musée d'Ethnographie de Genève avant Amsterdam, Berlin et Göteborg.

Isabelle Rüf

Venu tard au métier de chroniqueuse littéraire, en 1983 à *L'Hebdo*, cette ethnologue et ancienne enseignante collabore activement aux émissions culturelles sur *Radio Suisse Romande Espace 2* et au supplément Samedi culturel du quotidien *Le Temps*. Elle prépare un ouvrage sur la situation du livre en Suisse romande aux Presses polytechniques universitaires romandes (PPUR).

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Les partenaires médias



Le partenaire de l'inauguration



Sommaire

• INTRAMUROS

— La programmation du Centre culturel suisse

4-7 / • EXPOSITION

Andres Lutz & Anders Guggisberg à vol d'oiseau

8-9 / • CINÉMA

Strangers in paradise

Autour de *La Forteresse* de Fernand Melgar

10-11 / • LITTÉRATURE

Petite prose pour guimbarde

Une soirée texte et musique avec Michel Mettler et Peter Weber

Un fantôme sort du placard

Charles Lewinsky vient raconter *Melnitz*

12-13 / • À TABLE !

Le miracle de Zurich

Un Centre culturel, pour quoi faire ?

Tables rondes

14 / • DANSE

Deux souffles pour une phrase

LISTEN & WATCH par la Compagnie 7273 avec Sir Richard Bishop

15-17 / • MUSIQUE

Sans protocole

Première parisienne pour *Die Regierung*

Polar en french dans le texte

Le musicien vernit *French Songs*, son dernier album

18 / • THÉÂTRE

Kairos à cran

Une proposition caustique de la compagnie L'Alakran

• L'INVITÉ

19-20 / • ENTRETIEN

« Un art crédible est toujours un meilleur investissement qu'un art étatique. »

Pro Helvetica expliqué par Pius Knüsel

• LONGUE VUE

— L'actualité culturelle suisse en France

23-25 / Expos / Scènes

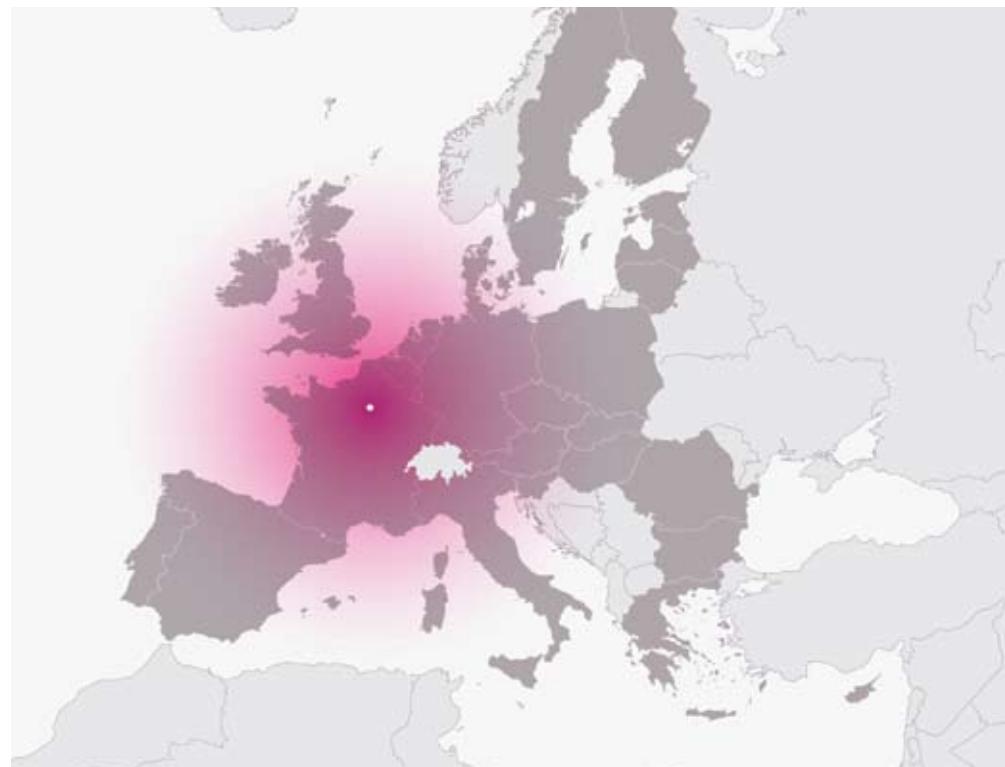
• MADE IN CH

— La sélection éditoriale du Phare

26-29 / Littérature / Beaux-Arts / BD / Musique / DVD

• LA CARTE BLANCHE IMAGE

31 / Steeve luncker / Christian Caujolle



Édito

Evoquer un phare, c'est appeler la mer, l'insularité, l'écume des vagues, éléments qui semblent bien éloignés d'un pays fier de ses montagnes. Non sans ironie, nous avons pris la liberté d'accorder ce cliché à la Suisse, pays privé de côtes maritimes mais qui, sur la carte politique de l'Europe, apparaît à plusieurs titres comme une île isolée.

Le Centre culturel suisse, ancré et bien identifié au cœur de Paris, se doit d'observer en permanence la Suisse culturelle et d'être un lieu de référence pour les acteurs de l'art en Suisse. Il a pour vocation d'être un point de repère, que ce soit sur une carte ou sur le terrain artistique. *Le Phare*, qui accompagnera tous les projets artistiques proposés au Centre culturel suisse de Paris, en est l'émanation naturelle. Ce journal, nous l'envisageons comme une passerelle entre deux pays voisins où nous développons des réseaux d'interlocuteurs. Leurs contributions à ce numéro en sont les premiers exemples.

Notre formation et nos goûts nous ont amené à développer notre travail, notre passion, dans le domaine de l'art contemporain. Au fil des années, notre intérêt s'est ouvert à la création actuelle dans un sens plus large. Le Centre culturel suisse constitue une excellente plateforme pour des programmations pluridisciplinaires et contemporaines. Nos nouveaux outils de communication visent à mettre en lumière chaque discipline avec la même intensité et sans hiérarchie. Nous envisageons ce centre comme une « ruche » où l'on peut découvrir des œuvres, mais aussi en produire, un lieu capable de susciter des rencontres stimulantes et des débats fertiles.

Ce premier numéro du *Phare* est porteur de ces désirs, que nous espérons partager avec vous, visiteur régulier ou occasionnel du Centre culturel suisse, ou vous qui le découvrirez à l'occasion de l'un ou l'autre des dix événements proposés dans ce programme initial. Par-delà les montagnes, par-delà les frontières réelles ou imaginaires, des œuvres et des artistes merveilleux sont capables d'illuminer notre vision du monde. Nous vous invitons cordialement à venir les rencontrer.

— Jean-Paul Felley et Olivier Käser

Couverture:

Andres Lutz & Anders Guggisberg,

Ich Sah die Wahrheit (J'ai vu la vérité),

bois, miroir et lampe, 2005.

Fondation Walter A. Bechtler, Suisse.

© A. Burger.



Schlecksteine (Lèche-Pierres), vue de l'atelier à Fahrweid/Zurich, janvier 2009. © DR



Gipsgötzen (*Idoles de plâtre*), vue de l'atelier à Fahrweid/Zurich, janvier 2009. © DR

Andres Lutz & Anders Guggisberg à vol d'oiseau

Ils ont la fantaisie et la précision, la démesure, l'humour. Le duo d'artistes alémaniques investit le Centre culturel suisse avec des paysages de plâtre, des photographies et des forêts de sculptures.

— Par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

■ Andres Lutz & Anders Guggisberg pour l'exposition inaugurale de la nouvelle programmation du Centre culturel suisse de Paris : l'idée s'est imposée naturellement, motivée par leur humour, leur ironie, leur finesse d'esprit, leur sens de la démesure aussi. La multiplicité des techniques rejoue celle des références, dans un esprit libre, transversal. Chacune de leurs expositions est une aventure en soi.

À travers eux, c'est Zurich, cette capitale culturelle de la Suisse, que nous voulons saluer d'autant plus que nous sommes romands. Nous souhaitons contribuer à la connaissance et la compréhension mutuelles entre les scènes artistiques suisse alémanique et française, qui s'ignorent encore trop souvent.

• JPF & OK / Votre travail manifeste un grand appétit encyclopédique. Il convoque des références issues de l'histoire, l'ethnologie, la géologie, la zoologie ou la science-fiction. Comment ces sources entrent-elles dans la composition de vos œuvres ?

• AL & AG / Il est impossible de créer quelque chose qui ne soit pas immédiatement rattaché à un contexte ou à des références. Nous vivons une période très

historisée, dans laquelle la connaissance de l'histoire des cultures est très poussée. On pourrait presque parler d'un cataclysme informatif, à deux doigts de l'implosion. Nous puisons beaucoup dans l'histoire de l'art, la littérature et la musique. La culture populaire, la nature avec ses produits et sa « muséification », les interstices entre nature et culture nous intéressent aussi énormément. Mais ce qui importe au final, c'est qu'un travail soit autonome et parle de lui-même.

• JPF & OK / Parmi ces références, certaines sont-elles issues de la culture française ?

• AL & AG / Cette culture est immense ! Sa littérature en particulier nous est proche : Rabelais, Flaubert, Jarry, Vian, Toussaint, Perec, dont *La Vie mode d'emploi* est une œuvre majeure.

• JPF & OK / Vous utilisez toujours plusieurs techniques : installation, peinture, sculpture, photographie, vidéo, bibliothèque, objets, etc. Vous créez, récupérez, transformez, combinez des matériaux. Comment s'organise ce travail qu'Andreas Baur a qualifié d'« *ars combinatoria néo-alchimiste* » ?

Feuerstelle (Cheminée), de la série *Eindrücke aus dem Landesinneren*, 2008. © DR

14.02 - 19.04
Andres Lutz & Anders Guggisberg

• AL & AG / Le hasard est notre grand allié, mais il est aussi guidé par nos préférences et notre tempérament. Nous visitons les brocantes, nous aimons les objets usagés, patinés et chargés d'une histoire. Ils forment des éléments significatifs de notre travail. On parle volontiers de notre intérêt pour le quotidien, ce qui expliquerait tout. La collecte de matériaux naturels — le bois en particulier qui est notre matière de prédilection — se fait au quotidien. Certains nous portent vers une idée, laquelle a le destin d'un tétard mis dans une mare où règne la loi du plus fort : quelques idées résistent et grandissent tandis que d'autres se délitent ou sont réinvesties dans d'autres projets, comme du plancton dans la chaîne alimentaire.

• JPF & OK / Vous travaillez ensemble depuis 1996 mais menez chacun des activités parallèles. Andres, tu es cabaretiste, en solo ou en duo; Anders, tu es musicien, et tu composes notamment les bandes-son des vidéos de Pipilotti Rist depuis 1995. Comment ces activités se nourrissent-elles mutuellement ?

• AL & AG / Ces champs variés s'entremêlent souvent et se fécondent : la partie textuelle de *Bibliothek* — une œuvre évolutive composée de fac-similés en bois de livres imaginaires — est en lien avec l'activité de cabrettiste. Quand à la musique, elle est fréquemment présente dans nos vidéos.

• JPF & OK / En Suisse, alémanique surtout, plusieurs artistes travaillent comme vous en duo. Fischli/Weiss bien sûr, mais aussi des artistes de votre génération comme Gerda Steiner et Jörg Lenzlinger, Claudia et Julia Müller, Monica Studer et Christoph van den Berg, L/B, Hubbard et Birchler, sans parler des nombreux tandem d'architectes tels que Herzog & De Meuron, Diener & Diener ou Gigon/Guyer. Voyez-vous une explication à cela ?

• AL & AG / De nombreux artistes, depuis longtemps, travaillent en équipe, ont des assistants ou se font

conseiller par des spécialistes. A deux, l'horizon est deux fois plus large qu'en solo. L'architecture ou le design sont de bons exemples où la multiplicité des tâches impose une méthode collective. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans l'art ? Il serait exagéré de dire que le mythe de l'artiste authentique, forcément solitaire, a vécu. Mais de fait le travail collectif et en réseaux a fait son chemin, il est aujourd'hui mieux accepté que par le passé. Il se trouve aussi qu'en Suisse, des conditions favorables à l'art sont réunies, ce qui encourage les pratiques expérimentales.

• JPF & OK / Votre installation au Centre culturel suisse prend en considération les particularités du lieu. Comment comptez-vous vous y prendre ?

• AL & AG / Nous construisons un paysage, envisagé par vision satellite ou tel que perçu à vol d'oiseau. Une météo-architecture qui se greffe dans l'architecture existante et complexe du CCS. D'une certaine manière, cette pièce est un développement des installations de Nuremberg (*Gelobte Landschaft*, 2005) et d'Aarau (*Floss*, 2008). Il s'agit aussi pour nous d'une simplification de la gamme des matériaux : le cœur de la pièce sera constitué de panneaux de fibres retravaillés au plâtre. Nous voulons que l'ensemble offre la plus grande liberté de lecture : glacier, paysage tectonique, zone industrielle, lieu de culte mais également mur d'escalade ou relief moderniste. Cela pourra sembler une narration riche en détails, pourtant du point de vue formel, et par rapport aux habitudes de production, nous allons là vers une austérité quasi minimaliste.

• JPF & OK / L'exposition intègre aussi les photographies en noir/blanc publiées dans votre récent *Eindrücke aus dem Landesinneren*. D'où vient ce corpus ?

• AL & AG / D'une part, nous avons puisé dans nos archives photographiques, constituées depuis dix ans, d'autre part nous sommes partis observer le paysage avec l'ambition de le transcender au travers de notre regard. Là encore, nous convoquons la vision satellite ou le vol d'oiseau, dans une optique géographique, ethnographique, architectonique.

• JPF & OK / Vous investissez aussi la Project room du CCS avec une « forêt » de sculptures abstraites, lisses, énigmatiques. Quel en est le ton ?

• AL & AG / L'atmosphère de la Project room sera complémentaire à celle de la Grande salle. C'est tout à la fois un « dépôt exposé », où les sculptures s'amoncellent à la limite de l'entassement même si elles obéissent à un ordre de présentation très établi, un cimetière de sculptures et une chambre zen japonaise. Un espace empreint d'ironie. ■

— www.lutz-guggisberg.com —



Felder (Champs), vue de l'atelier à Fahrweid/Zurich, janvier 2009. © DR



Grosse Hase (Grand lapin), de la série *Eindrücke aus dem Landesinneren*, 2008. © DR



Le bâtiment de Vallorbe, l'un des quatre Centres d'enregistrement pour requérants d'asile en Suisse. Photographie de tournage, janvier 2008. © Fernand Melgar

Strangers in paradise

Dans *La Forteresse*, Fernand Melgar a filmé le quotidien au Centre pour requérants d'asile de Vallorbe. Là où la Suisse trie discrètement ceux qu'elle voudra bien accueillir. Là où une décision administrative scelle des destins. Le réalisateur éclaire de faisceaux d'humanité l'interminable attente. — Par Michel Boujut

4 - 11.03 / 20H

Fernand Melgar *La Forteresse* (100' -35mm)

Rencontre avec Fernand Melgar et Serge Lachat, chroniqueur cinéma, le 4 mars après la projection.
Installation *Dans la forteresse* conçue par Fernand Melgar du 27 février au 1^{er} mars, du 4 au 8 mars et le 11 mars, de 13 h à 20 h.

Ils viennent de Colombie ou d'Irak, du Togo, de Somalie, du Nigeria, de Roumanie ou du Kosovo. Ils ont fui la misère, la guerre et la dictature. Ils se retrouvent après un long et périlleux périple à Vallorbe, dans le canton de Vaud, près de la frontière française, dans ce qui s'appelle en langage administratif un Centre d'enregistrement pour requérants d'asile. C'est là qu'ils sont venus échouer, tels les naufragés d'un monde en proie au chaos et à la violence.

La Forteresse, titre du dernier film de Fernand Melgar, porte un témoignage saisissant et sans fard sur la détresse de ces réfugiés en attente d'une autre vie. Le réalisateur d'*Exit* est le premier à avoir pu filmer sans restriction ce qui leur advient entre ces murs. Sa chronique au jour le jour commence en décembre 2007 et s'achève en février 2008. Entre-temps, il nous aura fait découvrir ce qu'on cache habituellement, les faits et gestes de cette humanité souffrante, entassée là dans l'espoir d'une hypothétique admission dans le giron helvétique. Loterie administrative qui décidera de leur sort. Les réfugiés en transit de Vallorbe sont, quoi

qu'il en soit, traités comme des personnes humaines et accueillis dans des conditions décentes, ce qui est loin d'être le cas dans les Centres de rétention de l'Hexagone, la preuve en est faite, et la honte nous en reste.

Pour les hôtes provisoires de cette forteresse, quelque deux cents hommes, femmes et enfants, les journées s'écoulent, mornes et vides. Chacun doit y respecter une stricte discipline, s'en tenir aux consignes et au règlement. S'occuper comme il peut, accomplir les petits travaux qu'on lui confie à l'intérieur comme à l'extérieur de l'enceinte. Les requérants peuvent sortir, à condition d'être de retour à l'heure dite et de ne pas boire d'alcool. Ils jouent au foot ou font des tours de cartes. Melgar les filme, les écoute, les suit, les accompagne, assiste aux interrogatoires menés par le personnel du Centre.

— Le contrat vérité

Toujours les mêmes questions, à commencer par les raisons qui les ont poussés à quitter leur pays. Alors, ils racontent leur calvaire, ce qu'ils ont subi, ce à quoi ils ont échappé. Parfois, leur gorge se serre, l'émotion les submerge. Leurs récits se ressemblent, aussi tragiques qu'insoutenables.

On leur a bien fait comprendre qu'ils ne doivent pas mentir, que le « contrat de confiance » entre eux et les autorités s'en trouverait rompu. Or c'est peut-être en mentant qu'ils ont survécu jusque-là. Dans ce face à face entre les résidents et le personnel d'encadrement, les dés sont forcément pipés.



Durant les deux mois d'attente d'une décision les concernant, des requérants qui ont accepté de travailler en forêt. Photographie de tournage, janvier 2008. © Fernand Melgar

Certes, le responsable du Centre apparaît comme un homme de bonne volonté, énergique et attentif. Mais que peuvent-ils, lui et son équipe, dès lors qu'ils sont chargés d'appliquer la loi la plus restrictive d'Europe en matière d'asile ? Lors de leurs réunions de travail, ils conviennent implicitement du rôle ingrat qu'on leur fait jouer. De leur côté, les aumôniers présents ne font guère que compatir et prodiguer de vaines paroles de réconfort. Limites des droits de l'homme et de la charité chrétienne.

Melgar filme en pleine pâtre humaine, à la bonne distance, sans recourir au commentaire en voix off, composant ses plans avec une extrême exigence formelle, expression du respect qu'il manifeste à l'égard de ceux qu'il met en scène, la meilleure façon, sans doute, de leur restituer une dignité perdue.

— No man's land dans le Jura vaudois

Les paysages d'hiver, la brume qui monte de la vallée, le vent qui souffle, la neige en flocons, la lourde silhouette du bâtiment isolé dans la nuit... Tout contribue ici à accentuer l'isolement des requérants dans leur no man's land. Le temps passe, l'un des hôtes de passage se déguise en père Noël. Une femme met un enfant au monde. Nativité ?

Et puis un matin, à l'issue des deux mois de procédure, plusieurs personnages quittent le Centre, laissant derrière eux des mots sur les murs, des mots qui crient dans la langue de l'exil. Ceux qui restent leur souhaitent bonne chance. Tous en auront besoin.

Le carton de fin de *La Forteresse* tombe comme un couperet : « En 2007, 10 387 personnes ont déposé une demande d'asile en Suisse. L'asile a été octroyé à 1 561 personnes. 2 749 admissions provisoires ont été accordées. » Que deviennent les « indésirables » ? ■

Fernand Melgar

Né en 1961 dans une famille de syndicalistes espagnols exilés au Maroc, il accompagne clandestinement ses parents qui émigrent en Suisse, en 1963, comme travailleurs saisonniers. Il compte parmi les fondateurs de La Dolce Vita, haut lieu du rock lausannois dès les années 80. Devenu réalisateur, il travaille pour la télévision puis rejoint Climax, association d'indépendants qui partagent une même conception du cinéma engagé. Il a réalisé une quinzaine de documentaires, dont *Exit – le droit de mourir* (2005), plusieurs fois primé. *La Forteresse* (2008) a obtenu le Léopard d'or de la section Cinéastes du présent au Festival de Locarno, le Grand Prix aux festivals de Téhéran et de Montréal, ainsi que le Prix du public au Festival dei Popoli à Florence.

En amont de « La Forteresse », un jeu de piste photographique

Dans le petit théâtre du Centre culturel suisse, Fernand Melgar installe des projecteurs de diapositives.

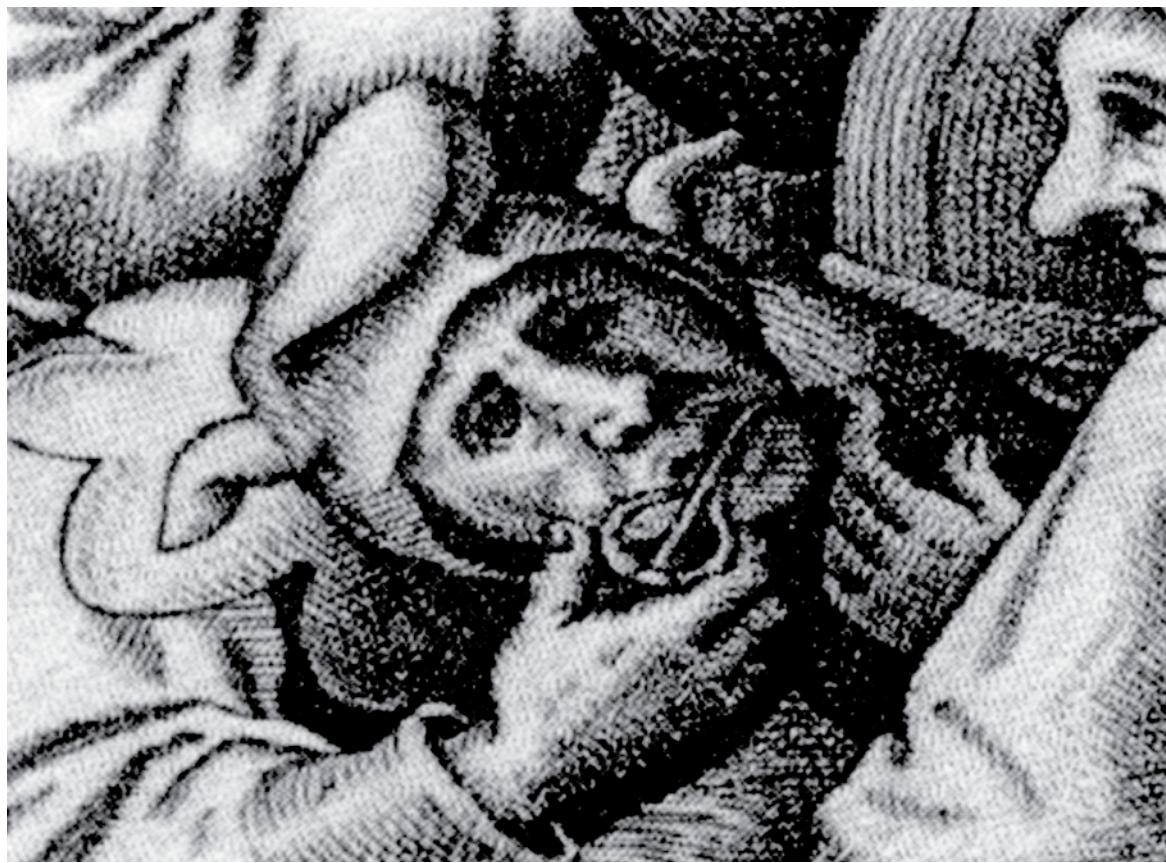
L'occasion lui est donnée de présenter un matériel qui lui est cher. Des photos – environ 200 portraits, paysages, coins de couloirs, et ces neiges grises sur Vallorbe qui donnent le ton de *La Forteresse* –, et des fiches de mots – fragments d'idées, titres de travail. Texte et images défileront simultanément sur les murs, tout autour du spectateur.

« Pendant six mois, avec le scénariste Claude Muret, nous avons pris nos repères dans le centre d'accueil, explique Fernand Melgar. Nous avons noté des noms, les réflexions des requérants ou du personnel. Autant de phrases suspendues qui ont été pour nous des révélateurs et des pistes de réflexion. C'est ce chemin vers le film, ce long travail en amont que nous montrons ici. »

Les centres pour requérants sont des lieux généralement privés d'images, l'Office fédéral des migrations protégeant les données et l'identité des requérants. Dans ce système qui

« fondamentalement sert au tri humain », l'ironie veut que Fernand Melgar ait lui aussi contribué à la redoutable manie des fiches. Les siennes étant en quête de récit, d'humanité, de sens narratif. Ces photos sont des souvenirs. « Le temps que nous obtenions les autorisations de filmer, je suis devenu le portraitiste attitré du Centre. Certains requérants ont accepté la relation, ont été contents d'envoyer la photo à leur famille. D'autres ont refusé. Cette liberté de choix redonnait une dignité à leur situation. »

Désormais, ces images sont aussi des énigmes : que sont devenus ceux dont il a appris les craintes pas à pas avec son appareil photo ? Florence Gaillard ■



© DR

31.03 / 20H
Michel Mettler et Peter Weber
soirée bilingue français-allemand

Petite prose pour guimbardes

Écrivains et musiciens complices depuis de longues années, Michel Mettler et Peter Weber sont les acteurs d'une performance inédite où ils jonglent avec les sons des guimbardes, et les voix, en français et en allemand. Ils y rendent hommage à l'esprit musical de Lutz & Guggisberg, dont ils sont les exacts contemporains. Avec en commun l'humour, le mixage des strates culturelles et la pluridisciplinarité.

— Par Sandrine Fabbri

Du côté de chez Weber

■ Peter Weber est né dans le Toggenbourg (canton de Saint-Gall) et vit à Zurich. Son ancrage dans un environnement traditionnel et une ascendance allemande l'ont amené à déployer une langue qui mêle dialectes, néologismes et grand style — un véritable défi pour ses traducteurs. En 1993, il publie son premier roman *Der Wettermacher* (*Le Faiseur de temps*, éditions Zoé). Le narrateur invoque les départs et le passé, la terre natale et le vent d'ailleurs dans un long chant rhapsodique mêlé de phénomènes météorologiques. Chez Suhrkamp, il a également publié, en 1999, *Silber und Salbader, Bahnhofsprosa* (*La Prose de la gare*) et *Die Melodielosen Jahre*. Il se produit dans de nombreuses formations musicales.

— Ce qu'il dit

... d'Andres Lutz & Anders Guggisberg

«*Je les connais depuis leur première collaboration, soit depuis toujours. Mon piano est dans leur atelier, tel un poste d'observation de leur art et de leurs conspirations. Je réalise que je n'écris peut-être que pour figurer dans leur fantastique bibliothèque. Ce sont d'avides lecteurs, ils n'hésitent pas à lire des pavés de la littérature mondiale. Ils en rendent compte dans leur propre travail.*»

... de Dieu et de Michel Mettler

«*Les écrivains vivent dans un isolement cellulaire, ils sont condamnés à leur bureau. Ils ont besoin d'oxygène et d'échanges. Michel Mettler produit cet oxygène que, par un procédé secret, il extrait de l'Aar — de ses remous, j'imagine. Dieu a voulu que Michel boive du thé, écrive, fasse de la musique et habite au bord de l'Aar. Il a déposé un fluide précieux sur sa langue. Dieu et Mettler ont beaucoup d'humour.*» ■

Du côté de chez Mettler

■ Michel Mettler vit à Brugg, bourg d'Argovie qui a le privilège de se distinguer par une haute école spécialisée et une caserne de l'armée suisse... Il a été directeur de théâtre, il est pianiste et dramaturge. Longtemps et par choix, il n'a publié ses textes que dans des revues. En 2006, *Die Spange* (*L'Appareil dentaire*) paraît chez le prestigieux éditeur allemand Suhrkamp. Ce premier roman est immédiatement salué pour la subtilité de sa langue et son vocabulaire extrêmement recherché, à tel point que l'adjectif « mettlieren » a été créé pour définir son style. La narration plonge dans les profondeurs d'une bouche pour arriver aux temps préhistoriques tout en évoquant l'enfance et la passion musicale de son propriétaire.

— Ce qu'il dit

... d'Andres Lutz & Anders Guggisberg

«*Ils ont l'instinct du jeu. Leur travail est ludique et excentrique tout en étant sérieux. Malgré les bizarries des mondes qu'ils créent, ils mènent une recherche de fond d'un sérieux désarmant, comme seules les questions d'enfants peuvent l'être. Ils sont à la croisée de la gnose et du cabaret. En fait, ils célèbrent la messe sainte du profane. Cette impossible réunion et cette façon d'incarner le paradoxe sont pour moi lumineuses.*»

... de Peter Weber

«*La curiosité de Peter Weber atteint des horizons infinis. Il a un cerveau de musicien. Sa sensibilité pour la langue, qui ouvre vers une multiplicité de motifs, m'a toujours séduit. Il cultive les mots en véritable virtuose mais il ne se détache jamais complètement de la réalité. Il aime rester parmi les gens, toujours proche des événements. Par amour, je suppose.*» ■

Un fantôme sort du placard

Charles Lewinsky vient lire son roman *Melnitz* et en débattre avec le public du Centre culturel suisse. Un texte vivace et passionnant qui raconte la vie d'une famille juive en Suisse entre 1871 et 1945. Un pan d'histoire largement ignoré.

— Par Sandrine Fabbri

■ En septembre 2008 est sorti chez Grasset un livre qui a vite caracolé en tête des ventes. Ce livre, on le doit au Zurichois Charles Lewinsky, homme de théâtre et de télévision, auteur de très nombreux scénarios et chansons. A 63 ans, il publie *Melnitz*, son premier roman traduit en français. Un texte-fleuve passionnant, essentiel pour l'Histoire suisse. Il y décrit minutieusement la vie d'une famille juive sur cinq générations, de 1871 à 1945, avec force détails et mots yiddish propres à rendre palpables une culture.

Lui-même d'origine juive, il raconte dans cette fiction, dont tous les personnages sont inventés, comment les Meijer ont petit à petit pu prendre leur place en Suisse. Chacun des protagonistes fait des choix, en fonction des droits impartis aux Juifs et de l'antisémitisme régnant, face aussi aux événements mondiaux. Ces choix vont de l'assimilation complète — avec changement de nom et conversion — aux études talmudiques. En passant par les rêves du petit dernier de la famille qui se voit pionnier en Israël. *Melnitz* est celui qui demeure, l'ancêtre qui revient toujours après sa mort. Incarnant la mémoire des errances et des souffrances de son peuple, il vient la rappeler à ses descendants aux moments-clés de leur existence.

Dans la veine d'un grand roman du XIX^e siècle, Charles Lewinsky nous implique dans la vie de ses personnages, incarnés avec une profondeur telle qu'ils nous émeuvent et nous touchent d'autant qu'ils sont emblématiques du destin des Juifs de Suisse. A travers eux, c'est toute une part de l'Histoire qui ressurgit sous nos yeux, largement ignorée, refoulée ou oubliée. Qui sait encore que l'abattage traditionnel selon le rite juif a été interdit en 1893 suite à un vote populaire et qu'il est toujours interdit sur le territoire helvétique ? Cela n'empêche pas *Melnitz* de conclure le roman par ces mots : « Vous avez eu de la chance, ici, en Suisse. » ■

— www.lewinsky.ch/charles —



© DR

26.02 / 20 H

Rencontre avec Charles Lewinsky

Lecture en allemand par l'auteur
et en français par le comédien Pascal Elbo.
Discussion en français menée par Sandrine Fabbri.



Extrait de « Melnitz », page 510

[...]

Un cercle, et dedans, à la verticale et à l'horizontale, les lettres M-E-I-E-R, disposées de telle manière que les deux mots se partageaient le I central. Meier. Un nom suisse, qui sent son terroir et inspire confiance. « Allons chez Meier », ça passait bien sur la langue. Ou bien, avant de faire un achat ailleurs : « Allons tout de même voir d'abord chez Meier. »

« Du bon travail, Blickenstorfer », dit François. Et il ajouta le plus grand éloge qu'il connaissait : « Vous pouvez m'envoyer votre facture. »

Dehors, un nouveau visiteur attendait, mais celui-ci ne se fit pas annoncer. Il franchit la porte sans l'ouvrir et s'assit, jambes croisées, sur le bureau de François.

« Joli, dit l'oncle Melnitz, après avoir pris à la main le dessin représentant la nouvelle enseigne. Vraiment très joli. Mais n'as-tu pas oublié une lettre ?

— Tu es mort, dit François. Je n'ai pas à discuter avec toi. »

Le vieil homme secoua la tête comme seul un mort peut secouer la tête : la peau flasque resta en place, seul le crâne derrière se mouvant. « Je suis mort plus d'une fois, dit-il sans remuer la bouche. Ça, c'est tout à fait autre chose.

— Que veux-tu ?

— Te rappeler ton beau nom », dit Melnitz. Dans sa bouche, les dents décolorées reproduirent la forme d'un sourire. « Tu te nommes Meijer.

— Je sais comment je m'appelle.

— On perd la mémoire quand on se fait baptiser. Tu as déjà oublié le J. Le J comme Juif. Il a disparu, sans doute ne voulais-tu plus être un Meijer avec un J. » Il riait comme s'il lisait son rire dans un livre, syllabe par syllabe, en une langue qu'il n'avait jamais apprise.

« J'ai juste simplifié ce nom, dit François. Pour des raisons commerciales. »

[...]

Traduit de l'allemand par Léa Marcou. Editions Grasset, 2008. Prix du meilleur livre étranger Hyatt Madeleine.



Le centre de quartier d'Aussersihl par le bureau d'architectes EM2N, 2004. © Hannes Henz

Le miracle de Zurich

La capitale artistique et économique suisse se distingue par une qualité de vie jugée exceptionnelle. Politiques et constructeurs sont parvenus à élaborer ensemble un urbanisme agréable à vivre, contemporain et durable. Cette ville propose-t-elle un modèle idéal, exportable ? Le cas zurichois inaugure, au Centre culturel suisse, une série de tables rondes consacrées à l'architecture. — Par Matthieu Jaccard

En 2008, pour la 8^e année consécutive, la ville de Zurich se situe à la première place du classement Mercer, une référence internationale en matière d'évaluation de la qualité de vie. Longtemps réputée pour son austérité, la capitale économique de la Suisse offre aujourd'hui un visage ouvert et dynamique. La Street Parade, événement annuel en plein air réunissant des centaines de milliers d'amateurs de musique électronique et d'ambiance festive, exprime à merveille ce souffle nouveau.

L'ambiance régnant à Zurich doit beaucoup à l'attention accordée à l'espace public. Les bords du lac et de la Limmat, la rivière traversant la ville, sont parsemés de bains, bars et parcs généreux. Des quartiers défavorisés ou abandonnés ont été radicalement transformés par la construction d'équipements culturels ou sportifs, d'écoles, de logements. Parallèlement, les transports en commun ont été largement développés au point

que plus de 40 % des ménages vivent aujourd'hui sans avoir besoin de voiture.

« Le miracle de Zurich » : cette expression enthousiaste est née pour décrire la rapidité avec laquelle le stade du Letzigrund a été construit pour accueillir trois rencontres du dernier championnat d'Europe de football en 2008. La formule peut également s'appliquer à l'évolution de la ville depuis la crise qu'elle vivait, au début des années 90. Une scène ouverte de la drogue était alors installée à proximité de la gare, choquant autant la population que les médias suisses et étrangers. Les finances étaient en berne, le marché du logement saturé et le trafic oppressant.

Pour sortir de l'impasse, élus et milieux économiques ont négocié afin de lancer d'importants chantiers susceptibles de donner un nouveau souffle à Zurich. Les autorités ont cherché des idées novatrices auprès d'architectes et d'urbanistes de haut niveau, tout en se préoccupant des enjeux du développement durable. Premiers concernés par le résultat de ces mesures, les citoyens témoignent fréquemment de leur attachement à la politique audacieuse menée dans leur ville. Ainsi, ils se sont récemment prononcés en faveur d'un abandon de toute utilisation du nucléaire au profit du développement des énergies renouvelables, ceci alors que l'avenir s'annonce difficile : après avoir pu s'appuyer sur une période de forte croissance, Zurich et sa place bancaire sont maintenant au défi de résister aux séismes qui bouleversent la finance et l'économie mondiales.

Zoom sur trois réussites zurichoises

— Le quartier de Zurich West

La transformation de «Zurich West», quartier industriel situé au nord de la gare symbolise les travaux entrepris depuis le milieu des années 90. Equipements culturels et éducatifs, bureaux, commerces et logements colonisent peu à peu les vestiges d'une activité révolue. En 2000, l'ouverture du Schiffbau, théâtre aménagé par Ortner & Ortner, marque une étape décisive dans le processus de reconversion des environs. Les architectes Gigon/Guyer ont entamé la construction de ce qui sera, en 2011, la plus haute tour de Suisse (126 mètres). Le bureau EM2N a remporté le concours ouvert pour installer, d'ici 2012, l'école d'art de Zurich dans un gigantesque bâtiment désaffecté.

— Le rôle des coopératives de logements

Le programme «10 000 logements en 10 ans» a été lancé en 1998 dans le but de combattre la pénurie qui touchait la ville. Mené en étroite interaction avec les coopératives de logements, il a atteint les objectifs fixés avec une large avance. Il a aussi suscité une importante réflexion en matière d'architecture et de durabilité, renforçant un aspect remarquable du modèle social zurichois. En effet, un quart des logements occupés appartiennent à des coopératives, à la ville ou à des fondations et n'ont pas vocation à fournir de bénéfices à leurs propriétaires. Ils permettent à un tiers des habitants de s'acquitter d'un loyer de 20 à 30% inférieur aux prix du marché immobilier.

— Nouvelle génération et stars internationales

Au début des années 2000, des architectes zurichoises de réputation internationale comme Burkhalter Sumi, Gigon/Guyer ou Bétrix & Consolascio, n'avaient encore que peu construit dans leur propre ville. Ce paradoxe s'est dissipé depuis. Les idées qu'une nouvelle génération a su faire valoir au travers de nombreux concours, les réalisations de professionnels renommés, actifs à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ) et l'apport de célébrités comme Norman Foster donnent aujourd'hui à Zurich un petit air de laboratoire de l'architecture contemporaine. ■

— www.stadt-zuerich.ch —

— www.em2n.ch —

— www.girot.ch —

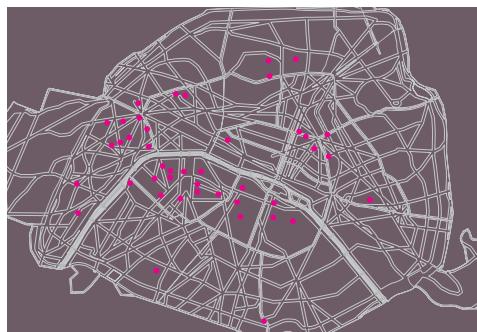


Les logements de Hegianwandweg, EM2N, 2003. L'ensemble, dont la structure est en bois, a gagné un concours organisé par une coopérative d'habitation. © Hannes Henz

À TABLE !

13.03 / 20H

Un Centre culturel, pour quoi faire ?



Carte des Centres culturels étrangers à Paris. © DR

Table ronde avec Rudi Wester, directrice de l'Institut culturel néerlandais et présidente du Forum des Instituts culturels étrangers à Paris (FICEP), Marc-Olivier Wahler, directeur du Palais de Tokyo, Bernard Comment, écrivain et directeur de la Collection *Fiction Et Cie* aux Editions du Seuil, Moreno Bernasconi, membre du Conseil de fondation de Pro Helvetia.
Modératrice: Isabelle Falconnier, journaliste à *L'Hebdo*.

Paris compte pas moins de 44 centres culturels étrangers. A quoi servent-ils? Sont-ils les vitrines officielles de leur pays, des défricheurs de nouvelles tendances, des exportateurs de cultures, des producteurs? Pour quel public et quel retour? De la succursale culturelle d'Office de tourisme à l'espace exigeant au service des artistes, du Goethe Institut à la Maison de l'Amérique latine, le label national est utilisé de multiples manières et les modèles sont nombreux. Sont-ils pour autant divergents? A l'heure de la mondialisation de la culture, *L'Hebdo* et le Centre culturel suisse de Paris s'interrogent sur le rôle de telles institutions, que ce soit à Paris ou ailleurs.

— Liste complète des intervenants sur www.ccsparis.com

03.04 / 20H

L'habitation collective à Zurich



Etude de l'atelier Girot pour le quartier du Letzigrund, 2004. © DR

Table ronde avec Christophe Girot, paysagiste, Matthias Müller et Daniel Niggli architectes (EM2N), Modérateur: Matthieu Jaccard, architecte et historien de l'art.

Zurich a prouvé depuis quinze ans qu'elle a les moyens d'une vraie politique urbanistique. Cette ville peut-elle en inspirer d'autres? Des architectes, paysagistes et urbanistes actifs à Zurich et à Paris compareraient les cas.

— Liste complète des intervenants sur www.ccsparis.com



LISTEN & WATCH (Climax revisité), un mouvement solo où la danse fait naître l'improvisation musicale. © Dorothée Thébert

Deux souffles... pour une phrase

La Compagnie 7273 est née de la respiration d'un couple de danseurs, Nicolas Cantillon et Laurence Yadi. Dans *Listen & Watch*, un homme seul danse sur un axe, empruntant des postures inscrites dans l'histoire sportive ou politique. Il partage le geste avec Sir Richard Bishop, guitariste américain à la corde expérimentale. — Par Karelle Ménine

Climax a demandé des mois d'écriture pour créer ce dialogue entre un homme seul et l'espace. Nicolas danse sur un axe, Laurence guide. « *Tu t'enfermes sur cet axe et tu enquêtes incessamment sur toutes les possibilités, sans jamais répéter un seul mouvement. Tu cherches la non-maîtrise, tu cherches à t'étonner toi-même.* »

Rien d'une pièce conceptuelle, plutôt la gourmandise d'aller jusqu'au bout du geste. Chacun lira dans cette succession de formes des significations différentes. Crucifixion, poing levé des Blacks Panthers, hommage au Faune de Nijinski. Les 7273 ne cherchent pas à faire démonstration et de Sir Richard Bishop ils n'attendent que la rencontre. « *Il est tellement puissant, il peut totalement avaler la danse. Est-ce le risque ? Cela ne nous effraie pas, il est attentif, curieux, nous serons côte à côte et forcément ensemble.* »

L'artiste américain et sa guitare, qui joue comme on farandole, comme on se love dans les rondes avec l'envie de n'en sortir plus. Lui et sa musique expérimentale, ses Sun City Girls, ses mondes indiens, gitans, africains. Electrique, romantique, discret, bluesman qui traverse les paysages en les marquant à chaque fois.

Avec lui, la pièce *Climax* devient alors *Listen & Watch*. Deux corps. Le corps large et sauvage de la folie musicale de Bishop. Le corps fin et léger, contraint à la fixité et inventif, de Cantillon.

Silence. Musique. *Climax* a été travaillé en musique, puis présenté une première fois au public sans aucun son. Le souffle d'un corps pour unique compagnon, la contrainte de danser dans ce que le silence a de déshabillé, l'exigence de ne pas poser une note au hasard. « *Puis un jour, racontent Nicolas Cantillon et Laurence Yadi, nous avons écouté Sir Richard Bishop et ce fut évident. Il improvise et crée à force d'instinct. Il est animal. Nous travaillons de façon identique...* »

Réunis en Compagnie 7273 depuis 2003, les deux danseurs parlent d'une même phrase. Si l'économie des décors et les vêtements du quotidien sont un langage, ils s'y inscrivent pleinement. Leur danse se joue de dérision. Habillés en lapins, en casques de hockeyeurs, gambadants fesses à l'air dans des champs en chantant *Colchique dans les prés*, c'est eux. Mais leur travail est aussi une perpétuelle recherche.

L'invisible épuisement

Dans cette union le hasard glissera sa part. Les 7273 s'y retrouvent. « *La danse touche à ces rares moments d'absence, proches de la transe, qui mettent le monde en suspens. Qui autorisent tout, y compris l'inattendu. Si certains danseurs d'aujourd'hui négligent la reconnaissance due aux maîtres, leur lutte pour permettre à la danse de devenir ce métier libre, nous, nous la revendiquons. Le geste est une chaîne et l'on ne s'inscrit que dans un long mouvement, où s'inscrivent aussi la musique, la peinture, l'écriture...* » ■

Sur scène, la prouesse physique de Nicolas est imperceptible. À la fin, il sort doucement, comme il était venu, comme se retire la vague déferlante après avoir tout donné. « *Il n'est pas question de théâtralisation, mais l'honnêteté serait de montrer l'épuisement. Nous allons voir comment Sir Richard Bishop peut révéler et accompagner cela.* » Reste une question. Qu'est-ce qui arrête le mouvement ? « *Il s'arrête lorsqu'il arrive au bout de l'histoire qu'il a lui-même créée...* » ■

— www.cie7273.com —
— www.sirrichardbishop.net —

Richard Bishop

Autoproclamé *Sir*, il a été le guitariste du groupe Sun City Girls. Nourri de musique indienne et nord-africaine, versé dans l'ésotérisme, ce musicien né à Phoenix en Arizona, entremêle ses influences dans son jeu ouvert à l'expérience improvisée.

Nicolas Cantillon

Né à Melun en 1972, il s'est formé à la danse au Conservatoire Marius-Petipa, avant de collaborer huit ans au Ballet J.Art. En 1999 il se produit dans *La Flûte enchantée* mise en scène par Bob Wilson, avant d'intégrer la compagnie genevoise Alias. Il a créé la Compagnie 7273 avec Laurence Yadi en 2000.



© DR

Sans protocole

Vingt-cinq ans que Die Regierung – Le Gouvernement – vit sur scène sa forme unique de démocratie participative aux accents blues-rock. Ce groupe de musiciens handicapés, joue pour la première fois à Paris et y renoue de vieilles amitiés.

— Par Florence Gaillard

Ils ont choisi de s'appeler Die Regierung: le gouvernement. Le message est clair, ils décident. Cinq musiciens ont donc décidé de l'usage récréatif d'une musique biscornue. Du jazz de cariole, avec du miel d'Elvis ou la rugosité de Tom Waits, et le reste bien à eux dont on a dit régulièrement qu'ils sont « différents ». Comme si le mot « handicapés » était une injure.

Des handicapés oui, qui se balancent des précautions rhétoriques et s'inventent une vie pleine du côté d'Ebnat-Kappel, dans un pli vert du Toggenbourg, avec Heinz et Irene Büchel, deux éducateurs assez ambitieux pour imaginer du bonheur communautaire. Ces deux-là ont sorti Roland Altherr, Massimo Schilling, Franco Scagnet, Hanspeter Dörig et Martin Baumer de torpeurs neuroleptiques qu'ils n'auraient sûrement jamais quitté autrement. Dans leur demeure tout à l'est de la Suisse, les membres du « Gouvernement » ont appris à s'autogérer, chacun son rayon d'action, son département, où ils peignent, fabriquent des chansons, du théâtre, du quotidien investi de responsabilité.

Lors de l'exposition nationale en 2002, Die Regierung a fait événement avec Polar. Sur scène, à leur contact, le musicien genevois révisait sérieusement sa géopolitique mentale. Peu après, les membres de Die Regierung ont passé quelques jours avec leurs homologues du « vrai » gouvernement cantonal st-gallois. Roland, chanteur extraverti, a accompagné le directeur des finances, et gagné le costume de pompier de ses rêves. Franco, percussionniste autiste et sourd-muet, prouvait à la directrice des affaires sociales les vertus communicatives du silence.

Alors quoi, que des bons sentiments ? Pas même. Admettre les humeurs d'un monde non idéal est un droit humain jusqu'à Ebnat-Kappel, dans ce lieu ouvert de plus en plus. Au-delà de ses pensionnaires hors normes, le microcosme qui perdure dans le Toggenbourg est une utopie qui ne s'en tient pas à des réussites humanitaires. Un de ces lieux qui questionnent forcément les limites, tendent des miroirs, ébranlent les jugements, invitent à l'action collective. Et à la fête. Tiens, au fait, ne serait-ce pas là ce qu'on attend de tout lieu d'art ? ■

— www.die-regierung.ch —

07 - 09.04 / 20H

07 - Die Regierung

08 - Die Regierung avec Pascal Comelade et Polar

09 - Die Regierung avec Andres Lutz & Anders Guggisberg



© Michel Cavalca

Polar en french dans le texte

Le musicien genevois, installé désormais à Paris, sort *French Songs*, un cinquième album ample et libéré. Récit d'une décennie de chansons marquée par la soif d'avancer, entre deux langues et des goûts musicaux en quête de conciliation. — Par Philippe Dumez

16-21.03/20H
Polar and guests

On le croise souvent dans le Quartier latin: les cheveux blonds au vent, le regard bleu, l'allure sportive. Si Polar pose son étui de guitare, c'est pour dévaliser les disquaires, en quête d'une réédition avec titres bonus ou d'une nouveauté en import. A la caisse, il fait face à des dilemmes cornéliens: James Brown ou Ray Lamontagne? Catherine Howe ou Roberta Flack?

Sur son nouvel album, il a tout fait pour échapper à ces choix impossibles. Dans *French Songs*, il donne pour la première fois vraiment libre cours à ses envies polymorphes: des cordes, des cuivres, des pianos, sans sacrifier le son boisé des origines, la sensibilité à fleur de peau, l'intensité. Polar confirme le changement de cap opéré avec *Jour blanc*, disque-charnière dont Miossec avait signé les paroles. Le présent de Polar s'écrit en français dans le texte, mais rien n'est renié du parcours nomade accompli depuis dix ans. Bien au contraire: il fallait défricher plus avant ce chemin frontalier entre la chanson et la folk music.

C'est de sa cuisine genevoise que tout est parti. Là où il enregistre son premier album avec pour tout matériel une chaise, deux micros et un magnétophone 4-pistes. L'absence de moyens s'est constituée parti pris artistique de toute une génération d'artistes durant les années 90, pour atteindre l'authenticité plutôt que la perfection, la proximité plutôt que la haute-fidélité. L'espace d'un concert parisien, on voit Polar croiser la route d'Elliott Smith, fulgurant musicien américain disparu tragiquement. Même simplicité, même goût pour les arrangements acoustiques, même mélancolie. L'un chante «*Trapped in My Head*», l'autre «*Between the Bars*»: ils avaient tout pour s'entendre.

Polar n'allait pas rester toute sa vie un chanteur en appartement. Il migre dans un chalet d'altitude, y enregistre entouré de musiciens qui vont le suivre en tournée. Polar aspire à des sons plus électriques: *Bi-Polar*, qui paraît en 1999, a gagné en densité. Sur les bords du Léman, un certain Eric Linder — Polar à l'état civil — dessine les grandes lignes d'une carrière placée sous le signe de l'exigence.

— Discipline de coureur de fond

A l'heure de son crucial troisième album, Polar se remet en question, déjà. Les possibilités de l'ordinateur sont explorées dans un disque de pop électronique: *Somatic* (2002). Le songwriter se mêle d'autres projets, comme une musique pour ballet ou la conception d'un spectacle avec le groupe de handicapés mentaux Die Regierung (lire p. 15). S'investir n'est pas un vain mot pour ce coureur de fond qui s'est hissé au niveau national avant de choisir la musique. Si le sport voulait dire discipline et goût du dépassement, il a appliqué la méthode à son art.

D'album en album, placer la barre plus haut. Ainsi, chanter en français n'avait jusqu'alors pas effleuré cet anglophone (de mère irlandaise, Polar a vécu jusqu'à

dix ans à Carlow, au sud-ouest de Dublin, avant d'émigrer en Suisse). Mais voilà que Miossec se propose de lui écrire des textes. L'isolement s'impose à nouveau, en duo. Ce sera en Suisse, dans l'ancienne demeure de l'éditeur Heinrich Maria Ledig-Rowohlt, un proche de Faulkner et d'Hemingway. Pendant que l'un fait son footing dans les bois, l'autre écrit. Un jour, Eric tombe nez à nez avec un cerf et lâche un cri dans la vallée. Ce «*Cri*» deviendra le morceau d'ouverture de leur album commun. De l'aveu de Polar, la gestation fut lente: «*Il m'a fallu deux ans avant de trouver un langage qui soit le mien. Ça a été un long processus de réconciliation avec cette culture francophone que j'avais écartée jusqu'alors.*» N'empêche, l'exercice constitue une étape décisive.

Trois mois avant la parution de *Jour blanc*, en 2006, un autre prestigieux parrain le prend sous son aile: Cali l'embarque en première partie de sa tournée. Tous les soirs le public n'a qu'une idée en tête: «*C'est quand le bonheur?*» Polar, seul avec sa guitare, chauffe la salle avec «*Le Brasier*». La suite est multipiste. Nouvelles scènes aux côtés de l'anglaise Martina Topley-Bird, ancienne muse de Tricky, qu'il accompagne à la guitare et au chant, ou avec DJ Zebra. Se disperser est un plaisir auquel Polar ne résiste pas. Au sortir de *Jour blanc*, il veut aller encore plus loin. Mais quelle direction emprunter? Et dans quelle langue?

— De l'ampleur

C'est de l'autre côté de l'Atlantique que Polar va trouver réponse à ses questions. Les lieux le nourrissent, à chaque fois. A Montréal, où il s'expatrie une saison, il rencontre des musiciens nullement encombrés par leur héritage pluriculturel. Pour Polar, c'est libérateur. «*J'ai eu envie de briser le côté monochrome de mes précédents disques, de faire la paix entre mes influences.*» Pour *French Songs*, il s'entoure de musiciens issus d'univers différents (ils ont joué avec les Wampas, Claude Nougaro ou Elvis Costello), de deux réalisateurs artistiques chevronnés (Régis Cecarelli et Jean-Pierre Sluys) et d'un nouveau complice d'écriture: Pierre-Dominique Burgaud.

«*Ce disque dit le chemin parcouru et témoigne d'une envie d'être plus lumineux, à l'image des musiques que j'écoute aujourd'hui*», espère-t-il. Il chante avec conviction «*Je suis revenu/Tu n'en reviendras pas/Revenu de tout/Revenu surtout à moi*». Vrai, le retour est spectaculaire. L'écriture, toujours évidente, a gagné en ampleur («*Assez pour nous*», «*Comme ça*») grâce à la richesse des arrangements. Dans un registre très personnel («*Amène le vent*», «*Mon corps se souvient*») ou des thématiques nouvelles («*Mayday*», «*Le Chauffeur*»), Polar n'a jamais paru si épanoui. ■

French Songs, EMI.





Pour vernir *French Songs*, son dernier album, Polar invite au CCS plusieurs chanteurs et musiciens. © Yann_orthan

Qu'est-ce qu'il écoute en ce moment ?



— Polar partage sa playlist

- DONOVAN «Get Thy Bearings»
- THE LAST SHADOW PUPPETS «My Mistakes Were Made for You»
- DEERHUNTER «Microcastle»
- DEPARTMENT OF EAGLES «In Ear Park»
- SIGUR RÓS «Gobbledigook»
- KATE BUSH «Army Dreamers»
- MIOSSEC «Le Loup dans la bergerie»
- ELLIOTT SMITH «Baby Britain»
- EMILIANA TORRINI «Jungle Drum»
- NINA SIMONE «22nd Century»

Résidence ouverte

Lui qui a l'habitude des salles plutôt rock, il a choisi de commencer la tournée de *French Songs* au Centre culturel suisse de Paris. «*J'avais envie d'une petite salle, d'une ambiance très intime, avec le confort d'un cinéma.*»

La mise en espace de la scène, réalisée par l'artiste Alexandre Joly, prévoit rosace de plumes de paons, fougères, tapis de feuilles mortes, et même le vol d'un canard sauvage. Polar se produit en trio, une base à laquelle se joignent chaque soir plusieurs musiciens. Martina Topley-Bird, Florent Marchet, Joseph D'Anvers, Leeroy Kesiah (ex-chanteur du collectif hip hop Saïan Supa Crew) et Da Silva ont d'ores et déjà répondu oui à son invitation. FG

Liste complète des musiciens invités sur

— www.ccsparis.com —

— www.alexandrejoly.net —

Pour tester le hasard, les personnages de *Kairos* improvisent un lancer de balles insolite. © Nicolas Lieber

Kairos à cran

La compagnie l'Alakran fouille au corps les consciences en veille. Sérieux mais burlesque, désarmant mais politique, *Kairos, sisyphe et zombies* interroge le hasard et l'opportunité sur un mode franchement caustique.

— Par Florence Gaillard

24 - 27.03 / 20H
Compagnie L'Alakran
Kairos, sisyphe et zombies

Elle se veut compagnie « d'activisme et d'agitation théâtrale ». L'Alakran a été fondé il y a déjà treize ans à Genève. Performance ? Théâtre social ? Improvisation aux consonnances existentielles ? *Kairos, sisyphe et zombies* tient de tout cela, car la troupe n'aime rien tant que chatouiller les conventions de la scène et les transgresser. Les frontières sont ouvertes y compris entre la scène et un public invité à écouter Carla B., à rencontrer un vendeur de fleurs ambulant, voir à composer des haïkus.

Le fondateur de l'Alakran, coauteur et metteur en scène du spectacle, c'est Oskar Gómez Mata. Avec un K hérité de sa langue basque. Avec aussi un K comme Kairos, concept grec aux perspectives infinies : alors que Chronos est le temps linéaire, Kairos est l'instant de la pure synchronicité, celui de l'opportunité saisie. Une temporalité capable de trouver le réel parce qu'elle y adhère autant qu'elle le transcende. Kairos réserve-t-il ses apparitions lors de la bataille, de l'extase, de la peur, des petites ou grandes morts ?

Sur scène, pas de mythologie autre que contemporaine, pas de dieu Kairos dont il faudrait, comme dans le mythe, attraper au vol une mèche de cheveux.

Oskar Gómez Mata explique : « *Il ne s'agit pas d'exposer des concepts mais de construire un spectacle, sur un fil qui n'est ni logique, ni textuel mais sensitif et intuitif avant tout. Le Kairos exprime un temps d'éveil et de convergence. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nos quotidiens en sont souvent éloignés. L'activité principale de l'humain est de consommer. Nous sommes des zombies occupés à consommer des objets, des amitiés, des voyages, des expériences, des drogues. Voilà ce que nous sommes : des morts vivants !* »

Le public de l'Alakran n'est pas totalement mort vivant, non. Puisque les rires s'entendent dans cette séance de maïeutique acide, où les lancers de balles et autres génuflexions en chaîne sont autant de voies détournées vers un surplus de lucidité.

L'Alakran a l'œil et le jeu perçant. « *Dans Kairos, on trouve la représentation, la convention, explique le metteur en scène. Nous passons, acteurs et spectateurs, de l'autre côté du miroir. Les limites entre nous tous sont brouillées volontairement. J'envisage le théâtre comme un espace où s'entraîner à la vie réelle. Mais je n'ai pas de réponse à fournir au public. Je ne suis pas un moraliste. Nous posons juste des questions, c'est déjà ça.* » ■

Mise en scène et conception: Oskar Gómez Mata, collaboration Esperanza López. Avec Oskar Gómez Mata, Michèle Gurtner, Esperanza López, Olga Onrubia, Valerio Scamuffa.
Coproductions: Compagnie L'Alakran, Comédie de Genève, Espace Malraux - Scène nationale de Chambéry et de la Savoie. La Compagnie L'Alakran bénéficie du soutien de la République et du canton de Genève et du département de la culture de la ville de Genève.

« Un art crédible est toujours un meilleur investissement qu'un art étatique. »

Dites Helvétie, et voilà convoqués héros à arbalète, glaciers sublimes ou autres chocolateries. Erreur d'aiguillage car malgré son nom, Pro Helvetia, la Fondation suisse pour la culture dont dépend le Centre culturel suisse de Paris, n'a pas pour vocation d'entretenir des mythologies. Pius Knüsel, son directeur depuis 2002, se prête à l'explication. — Par Florence Gaillard



© Dominik Fricker

Pius Knüsel
est le directeur de Pro Helvetia depuis 2002. Après des études littéraires à Zurich, il est devenu journaliste culturel et a organisé de nombreux concerts et festivals de jazz. Il a ensuite travaillé pour le sponsoring culturel d'une grande banque helvétique avant de rejoindre la Fondation suisse pour la culture.

• **Florence Gaillard / Commençons par l'impossible : qu'est-ce que la culture suisse ?**

- **Pius Knüsel /** J'ai immédiatement envie de citer cette phrase de l'artiste Ben Vauthier : « *La Suisse n'existe pas.* » Sa sentence a fait scandale il y a vingt ans, elle a été utilisée à toutes les sauces, mais elle n'en reste pas moins utile. Car il n'y a pas un ensemble de spécificités, une formule chimique qui définisse la culture suisse. Celle-ci n'a pas non plus d'image claire à l'étranger, contrairement à l'Autriche (avec la musique classique) ou à l'Italie (la Renaissance et les beaux-arts). C'est le rôle d'une institution comme Pro Helvetia d'élaborer cette identité. Or dans le monde globalisé, cette identité ne peut se donner, à voir que par des individus et des gestes forts. Aujourd'hui, qui va voir un spectacle parce qu'il est suisse ou français ? Personne, et tant mieux. Ainsi, bien plus qu'une vision de la culture suisse, nous défendons des visions suisses de la culture.

• **FG / La Suisse n'existe pas, soit. N'empêche, n'y a-t-il pas de points de ralliement entre ces « visions suisses de la culture », un terreau commun, un esprit qui rôde... ?**

- **PK /** Il y a des éléments identitaires uniques, comme nos quatre langues qui cohabitent. Les attachements locaux et le morcellement linguistique ont contribué à forger un caractère essentiel : la culture du petit, l'attrait de la miniature et la multiplicité. En cela, la culture en Suisse tient de la guérilla. Autre trait, l'exigence des Suisses par rapport à l'offre culturelle. Enfin, notre rapport intime au « petit » et notre regard sur cette petitesse font surgir une ironie, un sens

comique qui nous est particulier. Des artistes comme Lutz & Guggisberg en sont des exemples patents.

• **FG / Vous mentionnez des artistes contemporains. Or un des mandats premiers de Pro Helvetia est de promouvoir « la culture populaire ». Que mettre sous cette étiquette ?**

- **PK /** En allemand, le terme « volkskultur » a une connotation identitaire forte – la culture du peuple, d'un peuple. Nous devons et souhaitons redonner place à cette culture qui part de la base, reconstruire par exemple le chant choral ou le théâtre amateur et d'autres pratiques largement partagées. En ce début de XXI^e siècle, le travail sur des formes anciennes n'est pas vain ni passiste. Et le mot folklore n'est pas un vilain mot ! La culture populaire est un terrain d'expérimentation aussi pour des artistes d'avant-garde : on peut envisager le yodel comme un art contemporain, très loin du repli identitaire et de la petite boule à neige...

• **FG / Pro Helvetia a pour fonction de soutenir la création en Suisse et à l'étranger. Y a-t-il une hiérarchie dans ces deux rôles ?**

- **PK /** Historiquement, notre première mission a été de favoriser la culture en Suisse. Pour rappel, Pro Helvetia a été fondé en 1939, pour préserver notre identité face à la montée du nazisme en Allemagne et en Autriche. Son rôle tenait de la propagande identitaire. Pendant la guerre, l'action de Pro Helvetia s'est confinée à l'intérieur des frontières. L'équilibre entre activités intra et extra nationales a été atteint dans les années 70. Aujourd'hui, l'échange avec le reste du monde est une priorité absolue qui mobilise 65 % de nos moyens. Je suis favorable au fait que cette part augmente jusqu'à 75 %.

• **FG / Pro Helvetia est financée par l'Etat. Peut-elle prétendre à l'indépendance dans ces conditions ?**

- **PK /** Voilà une mécanique à complications que d'aucuns trouveront très suisse : Pro Helvetia travaille beaucoup à l'étranger, mais ne dépend pas du Département [ministère, NDLR] des affaires étrangères. Cela nous préserve d'être un instrument au service de la diplomatie ou de la promotion touristique. Pro Helvetia ne dépend pas non plus d'un ministère de la Culture centralisé. La Fondation est financée à 100% par l'argent de la Confédération suisse mais notre autonomie en matière de choix est réelle et c'est un miracle.

• **FG / Sauvageon vous tape sur les doigts parfois ! En 2004, l'exposition de Thomas Hirschhorn à Paris a suscité un scandale politique. Exposer un artiste critique envers son pays dans un lieu financé par l'argent public, voilà qui n'était pas du goût de la droite conservatrice. Quel bilan aujourd'hui ?**

• PK / Personne ne souhaite un deuxième épisode

Hirschhorn. Depuis, la droite veut renforcer le contrôle sur Pro Helvetia, la gauche veut en accroître l'autonomie, mais cette polémique a servi à clarifier ceci : la culture n'est pas un instrument de propagande étatique. En fin de compte, ce scandale nous a renforcés. Le bilan, c'est qu'un art crédible est toujours un meilleur investissement qu'un art étatique.

• FG / Votre regard sur le Centre culturel suisse de Paris ?

• PK / Plusieurs leaders d'opinion français et suisses ont répondu à une enquête sur le rôle de ce lieu. Réponse unanime : le CCS est un atout précieux sur la scène de l'art contemporain à Paris, un lieu à la pointe répondant à des attentes élevées. A ses débuts, une place prépondérante revenait à la littérature, Paris étant historiquement la capitale littéraire de la Suisse romande. Depuis, les arts visuels ont gagné en importance. La nomination de deux nouveaux directeurs issus des milieux de l'art contemporain confirme cette orientation. Cette tendance ne me gêne pas, elle correspond aux modes de communication de notre époque. Mais cela ne doit pas empêcher de rassembler toutes les disciplines sous un même toit.

• FG / Pro Helvetia envisage-t-elle d'ouvrir de nouveaux centres à l'étranger ?

• PK / Après Paris et Milan, la suite naturelle était Berlin, pour que chaque région linguistique ait un relais culturel dans les pays limitrophes de la Suisse. Les liens entre la scène alémanique et l'Allemagne étant très denses, il s'est avéré que les artistes suisses à Berlin n'ont pas besoin de nous. Nous n'envisageons pas d'autres centres actuellement. Nous préférerons développer des partenariats à travers nos antennes. C'est plus flexible, financièrement moins lourd, et cela permet d'atteindre différents publics. Depuis 2007 en Chine, Pro Helvetia a collaboré avec une équipe locale sur un contenu, un financement, une organisation, dans une option bilatérale. Le but est un partenariat à long terme, où l'on apprend des deux côtés. Nous ne débarquons pas à Shanghai avec de quoi remplir un théâtre ou un musée, comme le font des institutions de grands pays européens. Nous n'en avons ni les moyens ni l'envie.

• FG / La prochaine antenne sera-t-elle chinoise ?

• PK / C'est possible. L'antenne de Varsovie pourrait être déplacée à Moscou. Nous aimerais aussi développer des liens en Amérique latine.

• FG / Vous avez fustigé récemment la « médiocrité » de la réalité culturelle suisse. N'êtes-vous pas censé la défendre plutôt que l'attaquer ?

• PK / Provoquer est salutaire, secouer un système aussi. Actuellement, Pro Helvetia applique une politique d'aide par distribution, dans un souci de consensus et de diversité. La manne est ainsi émiettée, ce qui est source de frustrations tant pour les bénéficiaires que pour l'institution. Revoilà la culture du « petit » ! Je souhaite responsabiliser davantage notre Secrétariat, pour oser l'exigence et des choix plus radicaux. Je suis convaincu qu'il ne faut pas lutter pour la culture, mais pour la création et pour des idées. ■■■

COMMENT ÇA MARCHE ?

La présence à l'étranger. Le premier Centre culturel suisse à l'étranger a ouvert en 1985 à Paris. Les autres se trouvent en Italie (à Rome, avec des succursales à Milan et Venise) et à New York. Pro Helvetia compte aussi des antennes à Varsovie, au Caire, au Cap et à New Dehli. Des projets similaires sont envisagés en Russie et en Chine.

Les débuts. Pro Helvetia a vu le jour en 1939, pour contrer la menace que l'Allemagne hitlérienne faisait peser sur l'indépendance de la culture en Suisse. Pro Helvetia a opéré à l'intérieur des frontières pendant la guerre mondiale, puis a développé ses activités vers l'extérieur. Elle est devenue une fondation de droit public en 1949.

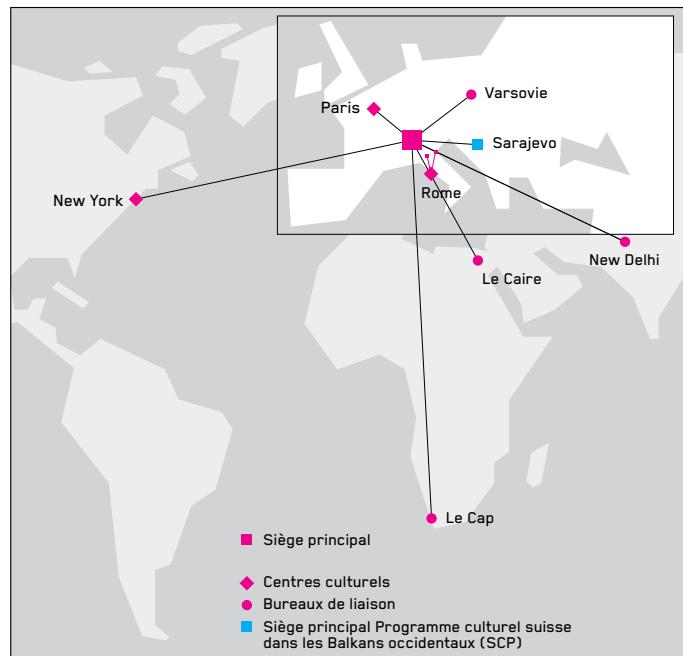
Que fait la Fondation ? Elle soutient financièrement et logistiquement la création et la diffusion d'œuvres. Elle met sur pied des événements qui favorisent l'échange entre communautés linguistiques (suisse allemande, romande, italienne et rhéto-romanche) et au niveau international. Elle se veut aussi un observatoire de la culture, et un contre-pouvoir aux forces qui prédominent dans l'industrie des loisirs.

Concrètement... ? Pro Helvetia reçoit environ 3200 requêtes par an. Elle alloue une aide à 45 % d'entre elles qui va à des compagnies de théâtre, de danse, à des musiciens et écrivains, à des projets interdisciplinaires, etc. La Fondation soutient des résidences d'artistes. Elle agit selon un mode similaire à Culturesfrance, mais à toute petite échelle : Pro Helvetia emploie une soixantaine de personnes dont une vingtaine à l'étranger.

Et qui finance Pro Helvetia ? La Confédération, donc l'Etat.

Est-ce le seul organe culturel en Suisse ?

Non. En Suisse, la culture est prioritairement financée par des instances locales, comme les communes et les cantons. Au niveau national, deux institutions se partagent les tâches : Pro Helvetia et l'Office fédéral de la culture (OFC), qui a pour mission l'encouragement au cinéma et à la lecture, l'accès à la culture, la protection des arts et des monuments. FG



Les centres et antennes de Pro Helvetia dans le monde.



WAJDI MOUAWAD



NOTRE COMBAT



JOSEF NADJ

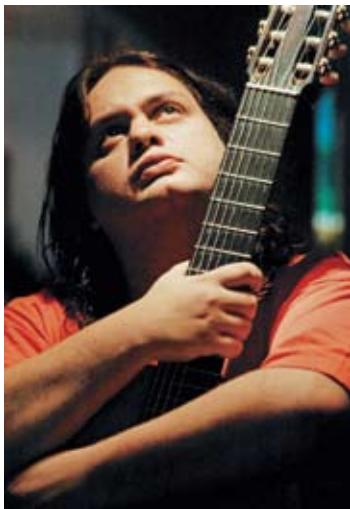


THÉMA GEIST

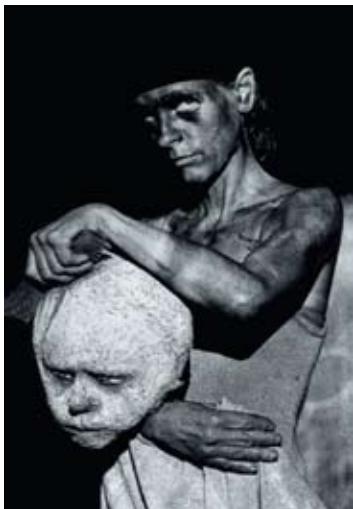
THÉÂTRE FORUM MEYRIN

UNE AGORA ARTISTIQUE À GENÈVE

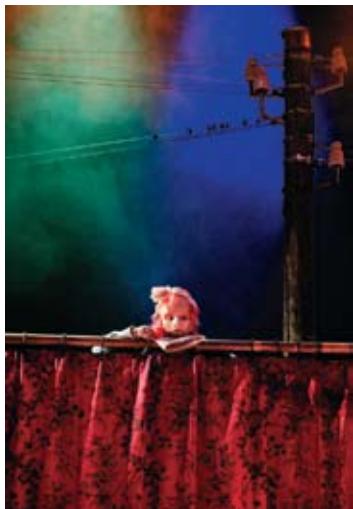
THÉÂTRE DANSE MUSIQUE FAMILLE DÉBATS
CAUSERIES EXPOS FILMS INITIATION ARTISTIQUE THÉMAS
WWW.FORUM-MEYRIN.CH



YAMANDÚ COSTA



ILKA SCHÖNBEIN



TEATRO MALANDRO



TEATRO KISMET OPERA



FRIEDRICH WILHELM MURNAU



INITIATION ARTISTIQUE



ANTONIO NEGRI



ALIAS



Musée cantonal

des Beaux-Arts / Lausanne

Vernissage public
jeudi 19 mars à 18h30

Michel François

Hespérides I: Michel François

Hespérides II: Performances
28 / 29 / 30. 5. 2009

Hespérides III: Retour à Eden
19. 6 – 6. 9. 2009

20 mars – 17 mai 2009
ma-je 11h-18h / ve-di 11h-17h
fermé le lundi

Place de la Riponne 6
CH-1014 Lausanne
www.mcba.ch

Michel François, *Cailloux*, 2004, installation (détail), De Pont Museum, Tilburg

ROLYWHOLYOVER
SEPTIÈME ÉPISODE

mamco

JEFFMUTE



Musée d'art moderne et contemporain, Genève

**DU 25 FÉVRIER
AU 24 MAI 2009**

Musée d'art moderne et contemporain, Genève
10, rue des Vieux-Grenadiers - CH-1205 Genève
T. +41 22 320 61 22 - www.mamco.ch

Expositions monographiques de

Alan Humerose
Deimantas Narkevicius
Présence Panchounette
Alain Séchas

Marion Tampon-Lajarrette
Daan Van Golden
Pierre Vadi
Ian Wilson

& Présentation d'une collection genevoise

Longue vue sur l'actualité culturelle suisse en France / expos



UN REGARD ÉTRANGER

Robert Frank

Paris, Jeu de Paume, jusqu'au 22 mars

Un photographe, un Leica, un livre, un événement. Robert Frank, né à Zurich en 1924, a fait date dans l'histoire de l'image avec *Les Américains*. C'était il y a exactement cinquante ans. C'était d'une impressionnante modernité et ça l'est encore. Portrait d'un état de civilisation dont le photographe révèle la sinistre plus que les matins enchantés, dialogue entre image, poésie, littérature et peinture, la série se donne à lire comme le pendant photographique des textes de la Beat Generation. C'est d'ailleurs avec Robert Frank que Kerouac se rend en Floride en 1958, par exemple. *On the road*, texte et images. Scandale à l'époque que ces *Américains*, et cela des deux côtés de l'Atlantique. Parce que Frank montre une société à rebrousse-poil, à une époque où les Etats-Unis ne s'entrevoient qu'en vaste paradis de modernité conquérante et pelouses de bonheurs suburbains. On redécouvre au Jeu de Paume, prêtées par la Maison européenne de la photographie de Paris, ces 83 photos d'un envers réaliste.

Paris, justement, a aussi été sous l'œil de Frank. Il avait ce regard étranger parce que suisse, peut-être. Parce qu'américain d'adoption, surtout. C'était au début des années 50. Déjà imprégné par les Etats-Unis, le photographe pose sur la vieille Europe un regard de flâneur baudelairien qui aurait humé les bas-côtés de New York, le regard affûté par la distance culturelle. Robert Frank capte des instants quotidiens de capitale d'après-guerre, des duretés rebutantes, le mouvement urbain dans sa trivialité, sa vivacité, sa mélancolie.

Avec la même subjectivité et rigueur documentaire, le photographe (entre 1959 et le courant des années 70) se consacre essentiellement au cinéma.

«*J'ai mis mon Leica au placard. J'en ai assez d'être en attente, en quête, et parfois de capturer l'essence du noir et du blanc, la science de la présence de Dieu. Je fais des films. Désormais, je parle aux gens à travers le viseur*», décidaît-il. Ses films sont présentés pendant la durée de l'exposition, dans une quasi-intégralité, de *Pull My Daisy* (1959) à *Candy Mountain* (1987) jusqu'à *True Story* (le dernier, en 2004). S'y ajoute *Le Voyage américain* de Philippe Séclier (2008), qui part sur les traces de Frank et de ses mythiques *Américains*, cinquante ans après lui.

Florence Gaillard

— www.jeudepaume.org

6% DE CONQUÊTE ENVIRON

Les frères Chapuisat

Bourges, La Box, jusqu'au 7 mars

Les frères Chapuisat – Gregory et Cyril de leurs prénoms – travaillent aux confins de la sculpture et de l'architecture. Ils construisent ou modifient des espaces dont la découverte implique souvent des expériences physiques marquantes. En 2005, à la Kunsthalle de St-Gall, ils imposaient au visiteur de ramper dans le noir. En 2007, au Credac à Ivry-sur-Seine, le spectateur dans la quasi-obscurité prenait peu à peu la mesure d'une mystérieuse

architecture de bois suspendue. A La Box de Bourges, ils installent une forêt de pilotis qui soutiennent un faux plafond, créant une fois encore un microespace auquel les visiteurs les plus audacieux peuvent accéder par un cheminement aventureux. Talons aiguilles s'abstenir.

Jean-Paul Felley + Olivier Kaeber

— www.chapuisat.com
www.ensa-bourges.fr —



GAKONA

Micol Assaël / Ceal Foyer / Laurent Grasso / Roman Signer

Paris, Palais de Tokyo, jusqu'au 3 mai

Un ensemble de rares maisons, une station-service, un bureau de poste, quelques diners et une base scientifique dédiée aux expérimentations de transmissions électriques dessinent en Alaska le petit village de Gakona. L'électromagnétisme et ses fantasmes sont le point de départ de quatre expositions monographiques présentées au Palais de Tokyo. *Chizhevsky Lessons* de Micol Assaël est un gigantesque générateur d'électricité statique. *Haarp* de Laurent Grasso (lauréat du Prix Duchamp 2008),

une sculpture inspirée par le programme de recherche éponyme (High-Frequency Active Auroral Research Program). Ceal Foyer mène une exploration de l'espace négatif pendant que Roman Signer, qui revient à Paris trois ans après son exposition solo au Centre culturel suisse, présente un ensemble de sculptures-accidents. Autant d'œuvres immatérielles, impalpables, presque invisibles, qui tirent leur force des peurs et des projections du spectateur. **Léa Fluck**

— www.palaisdetokyo.com



FLUCHTGEFAHR (GRISAILLE)

Miriam Cahn

Paris, galerie Jocelyn Wolff, jusqu'au 7 mars

En 1987, le Centre culturel suisse présentait une exposition personnelle de Miriam Cahn, composée de grands dessins à la craie de plantes, et proposée par Jean-Christophe Ammann. Miriam Cahn avait représenté la Suisse à la Biennale de Venise en 1984 avec un ensemble au titre évocateur: *Das Wilde Lieben. Frauen, Frauenräume, Etat de guerre*. Elle était déjà considérée comme l'une des artistes majeures du « dessin suisse ». Dès la fin des années 80, la couleur faisait irruption dans son monde noir et blanc. En 2009, sa première exposition personnelle à la galerie Jocelyn Wolff à Paris présente différents aspects de son univers. Dans un accrochage sans hiérarchie et sans chronologie, des huiles sur toile, des fusains sur papier, des photographies.

La figure humaine tient toujours une place centrale, magnifiée par l'intensité des regards et l'expressivité des corps simplifiés. Ces corps jaillissent dans des espaces parfois abstraits et intrigants. Dans d'autres séries se côtoient des chars et des victimes de la guerre des Balkans. La femme et la guerre, ses thèmes de prédilection, sondent l'âme humaine avec une profondeur impressionnante.

Dès le 18 mars, la galerie Jocelyn Wolff présentera une autre exposition personnelle d'artistes suisses, le duo Frédéric Moser & Philippe Schwinger. **JPF + OK**

— www.galeriewolff.com

Scènes



© Mario Del Curto

ÖPER ÖPIS

Zimmermann & de Perrot

Paris, Théâtre de la Ville, 17 au 28 février

Rungis, Théâtre de Rungis – Arc-en-Ciel, 13 et 14 mars

St-Quentin, Théâtre Jean Vilar, 17 et 18 mars

Par la grâce insolite de Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot, duo d'Helvètes du genre pointu, le monde bascule. Littéralement, sur scène. On rencontre dès l'ouverture d'Öper Öpis un DJ bruitiste et sonovore (de Perrot) et un danseur émacié (Zimmermann). Ils nous racontent un Sisyphe d'aujourd'hui, encombré de meubles sur sa pente hostile. Mais le mythe, dans cette réincarnation-ci, est aussi un vague cousin de Buster Keaton. Et il se trouve parfois agité jusqu'à la désarticulation, dans un décor qui se fait acteur à part entière.

Puis, voilà qu'une minuscule poupée blonde, que le héros maladroit croyait inerte, se met à mener sa propre vie. Elle est si contortionniste, si menue, si inatteignable. En voulant l'attraper, même un colossal Hercule – car les personnages les plus inassortis affluent en cours de spectacle – perd pied sur le sol décidément meuble des sentiments. Cinq danseurs et artistes de cirque narrent les tremblements, absurdes et poétiques, de l'effort humain pour tenir debout. FG

— En tournée en France. Liste complète des représentations sur www.zimmermanndeperrot.com



L'ODEUR DU VOISIN

Compagnie Alias

Eaubonne, L'Orange bleue, 27 mars

Bezon, Théâtre Paul-Eluard, 31 mars

Marly-la-Ville, Centre culturel, 3 avril

Un spectacle conçu comme un dyptique qui, avec la causticité toujours très visuelle et séduisante de la compagnie genevoise Alias, renifle les bas-côtés des relations humaines. Un restaurant, un bureau, des odeurs, les réflexes

de l'habitude, des solitudes et même des rencontres. Le réalisme du quotidien, base de lancement du chorégraphe Guilherme Botelho, laisse l'onirisme s'emparer du discours et du geste. FG.

— www.alias-cie.ch



QUAND MAMIE

Noëlle Revaz / Denis Maillefer

Arles, Théâtre d'Arles, 17 mars

Aubusson, Théâtre Jean-Lurçat, 16 avril

Limoges, Théâtre de l'Union, 5 et 6 mai

Son roman *Rapport aux bêtes* inventait une langue aussi âpre que son sujet, paysan, taiseux. Noëlle Revaz revient avec *Quand Mamie*, mis en scène comme *Rapport aux bêtes* par Denis Maillefer. Un jeune couple passé par mésgarde du côté du regret. Mari et femme attendent la mort de Mamie, la vieille

sur qui décharger leur peur de vieillir sans avoir vécu. Une «comédie épouvantable, souhaite Denis Maillefer, réelle mais non réaliste, avec de faux vrais murs, un chœur de grands-mères errantes et des acteurs jouant grand». FG

— www.vidy.ch/saison.htm



ROI FATIGUÉ CHERCHE ROYAUME POUR VACANCES

Compagnie 100% acrylique

Divonne, Théâtre de l'Esplanade, 27 février

Thonon, Maison des Arts de Thonon-Evian, 12 et 13 mars

Il était une fois deux royaumes séparés par un mur. Le royaume des Ressorts, dirigés par un Roi très énergique qui répète : «Et que ça saute !» Le royaume des Gni-Gniens, dirigé par une Reine très belle et très douce qui répète : «Restons calmes !» Qu'adviendra-t-il

lorsque ces deux fortes têtes échangeront leur territoire ? La Compagnie 100% acrylique danse pour répondre à une question vieille comme un conte : l'amour peut-il changer le monde ? Un conte dansé pour enfants dès 4 ans. FG

— www.cie-acrylique.ch

Scènes



BENARES PROJECT / MEXICO PROJECT / PARIS PROJECT

Erik Truffaz

Erik Truffaz est un marathonien de tournées. Prochain entraînement ce printemps, lors d'une virée dans l'Hexagone qui jouera des variations climatiques. Car le trompettiste franco-suisse pioche dans sa besace de voyageur. Il y a eu le désert du Mexique, où Truffaz a découvert l'electronica de Murcof (Fernando Corona). Il y a eu l'Inde avec Malcolm Braff, zoulou en barbe et rondeurs élastiques, pianiste en résidence à vie au Cully Jazz Festival, que le trompettiste emmenait jusqu'au Gange. Leur *Indian Project* associe deux musiciens classiques indiens qui tournent désormais avec eux. Erik Truffaz a longtemps subi des réticences car il a tourné, très bien marché, le suspect. Il a fini par anticiper les rabat-joie : «*Oui, je suis un jazzman qui fait de la pop.*» Soit dit en passant, c'est faux, mais la formule évitait des palabres inutiles. L'implication, en idiome de trompettiste, s'envisage en flottements et confrontations. Comme avec Sly Johnson, ex de Saïan Supa Crew, souriant et pêchu en human beat box qui pèse à lui seul une cohorte de scratcheurs de platines. «*Je fais de ma voix un instrument. Il fait de son cuivre un chant. Il fallait qu'on se rencontre*», dit l'enfant de Montrouge. Avec lui, le trompettiste a concocté un *Paris Project*, jazz hip hop, étape d'une amitié où l'on devine l'intervention de Marcello Giuliani, contrebassiste de la garde rapprochée de Truffaz. FG

BENARES PROJECT

Grenoble Jazz, 25 mars. Fontenay-sous-Bois, 27 mars
Paris, Blue Note Jazz Festival, 3 avril

MEXICO PROJECT

Poitiers, Le Confort, 15 avril. Paris, Cité de la musique, 16 avril
Reims, La Cartonnerie, 17 avril

PARIS PROJECT

Toulouse, Le Bikini, 25 février. Montpellier, Le Jam, 26 février
Lyon, le Ninkasi, 27 février. Paris, Blue Note jazz festival, 2 avril

— www.eriktruffaz.com pour les autres dates et tous renseignements



HOLLYWOOD ANGST

Kylie Walkers

Valence, Théâtre de la Ville, 3 et 4 mars

Mulholland Drive, son scénario obscur, ses personnages inquiétants, son climat déroutant, sa sensualité fardée. Le film de David Lynch a infusé longuement dans la mémoire de Kylie Walkers (ex-danseuse de la compagnie Alias). Cette Australienne installée dans la région genevoise, remarquable par son intense présence, a tiré de ce film une chorégraphie nocturne et entêtante. Entourée

de cinq danseurs, musiciens, chanteurs et acteurs, Kylie Walkers conduit sa troupe dans un voyage tout au bord du trouble et de l'extrême. FG

— www.comediedevalence.com
www.audio-performers.com/hollywood —



GUSTAVIA

Mathilde Monnier et La Ribot

Brest, Les Antipodes, 6 et 7 mars
Annecy, Bonlieu Scène nationale, 17 mars
Nantes, Le Lieu unique, 27 et 28 mars
Alès, Le Cratère, 5 mai
Strasbourg, Pôle Sud Festival, 22 et 23 mai

Présenté au Festival Montpellier Danse en juillet 2008, *Gustavia* scelle le face à face de deux personnalités puissantes : Mathilde Monnier et La Ribot, Madrilène et foldingue des scènes genevoises depuis une large décennie. *Gustavia*, nom de femme et faux nom de scène, déambule aux frontières de la danse, de la performance, des arts plastiques. Prise au corps de deux créatrices qui, avec des outils burlesques, taillent

dans les sujets éternels : vie, mort, féminité et place de la création dans des existences faites de morceaux collés. La Ribot se produit aussi dans *Laughing Hole* (Paris, Centre Pompidou, 1^{er} avril), un assemblage de mots sur 900 panneaux où quatre performeurs confrontent le public à la violence d'un rire mené à son paroxysme. FG

— www.mathildemonnier.com
www.laribot.com —



TEXT TO SPEECH

Gilles Jobin

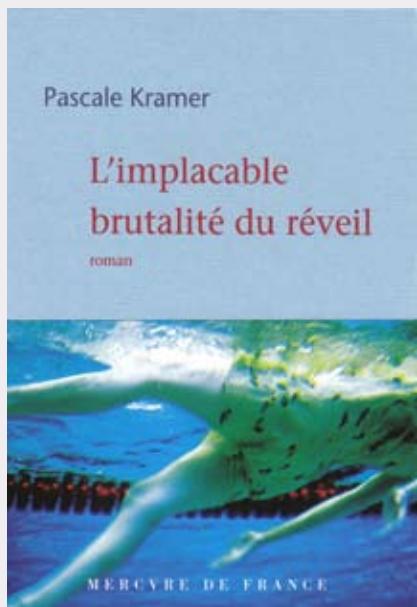
Grenoble, Maison de la culture, 1^{er} au 3 avril

Les autoroutes de l'information, la manipulation de l'opinion et les nouvelles alarmantes de la planète sont-elles raisonnablement matière à chorégraphie ? Visiblement oui pour le danseur et créateur genevois Gilles Jobin. Sa pièce, *Text To Speech*, doit son nom à un logiciel de synthèse vocale qui convertit l'écrit en paroles – très pratique, on peut en modifier les paramètres sur scène.

Sa boîte à discours déverse ici son flux de dépêches d'agences de presse, de rapports sur la torture ou de fragments de récits. Et cela agit sur le corps des danseurs. Comment la pâte humaine survivra-t-elle à cet assaut informatif ? FG

— www.gillesjobin.com

Littérature

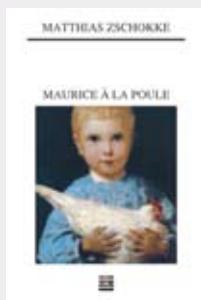


L'IMPLACABLE BRUTALITÉ DU RÉVEIL Pascale Kramer

Précise, subtile, l'écriture de Pascale Kramer se reconnaît dès les premières lignes, mais elle sait renouveler son approche à chaque fois. Tout au début de son huitième roman, *L'Implacable brutalité du réveil*, le malaise s'installe sans qu'on sache bien pourquoi. Le livre s'ouvre sur une image qui devrait être de bonheur. Une jeune femme allaita son bébé au bord d'une piscine. Une résidence comme la Californie en compte des centaines. Le couple vient d'emménager : dans la pénombre de l'appartement, le désordre semble irréductible.

Comme tous les personnages de Pascale Kramer, Alissa et Richard sont immatures, ballottés par leurs émotions, incapables de les exprimer en mots. Cette petite fille qui leur arrive, si profondément étrangère, cristallise les angoisses de sa mère. La bulle d'enfance où rêvait Alissa se craquelle. Le divorce inattendu de ses parents, le fossé qui la sépare des amies célibataires, la guerre d'Irak, même, minent ses certitudes de jeune mariée. Pascale Kramer sait faire sourdre le désarroi à travers un détail minuscule, un jeu de lumière, un adjectif à peine décalé. Isabelle Rüf

— Mercure de France.



MAURICE À LA POULE (Maurice mit Huhn) Matthias Zschokke

Un jour, Maurice a commencé à développer ses propres pensées et, comme elles lui apparaissent difficiles et contradictoires, il s'est mis à parler de moins en moins. Cela ne l'empêche pas, au contraire, d'observer, d'être à l'affût des vies qui se déroulent autour de lui dans ce quartier défavorisé de Berlin où il habite et attend vainement des clients dans son bureau. Tel le veilleur devenu le scripteur

de la ville, il enregistre les moindres faits et gestes de personnes proches ou lointaines, livrant parfois ses réflexions par lettres à son ami Hamid. Dans l'entrelacs de ces destins croisés, il poursuit sa propre vie et sa quête amoureuse, sans jamais oublier ceux qui l'entourent, comme le porteur d'une mémoire empreinte de compassion et de mélancolie. Après *Max* et *Bonheur flottant*, Matthias Zschokke livre, avec *Maurice à la poule*, un émouvant roman dont la langue nous emporte avec délicatesse dans un monde intérieur qui devient nôtre. Comme une rêverie sur un monde désenchanté, déployée par l'auteur bernois qui vit à Berlin depuis 1980. Parallèlement, les Editions Zoé publient un recueil de pièces de Matthias Zschokke réunissant *La Commissaire chantante*, *L'Amie riche* et *L'Invitation*. Sandrine Fabbri

— Editions Zoé, traduction de Patricia Zurcher —

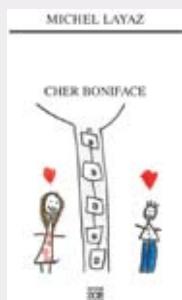


LE TEST (Die Probe) Lukas Bärfuss

Après *Les Névroses sexuelles de nos parents*, montées par Bruno Bayen, et *L'Amour en quatre tableaux*, mis en scène par Gérard Desarthe, une nouvelle pièce du Bernois Lukas Bärfuss nous arrive en français :

Le Test, où le dramaturge plonge dans un nouveau drame de famille d'aujourd'hui. Suite à un test ADN, un fils découvre que celui qui l'a élevé n'est pas son père. Cette révélation bouleverse les relations au sein du clan bourgeois, malgré tous les efforts fournis par le père pour éviter le scandale et protéger sa carrière politique. *Le Test* est mise en scène par Gian Manuel Rau au Théâtre de Vidy à Lausanne et au Poche à Genève. Après avoir traité de la schizophrénie et de la sexualité des handicapés mentaux, Lukas Bärfuss démontre une fois de plus qu'il est un auteur dramatique particulièrement incisif, en prise directe sur le monde actuel. Culotté et salutaire. SF

— Editions de L'Arche, traduction de Johannes Honigmann. —



CHER BONIFACE Michel Layaz

Pour son amoureuse, Marie-Rose, Boniface Bé est « un gros bébé » qu'elle est bien décidée à faire grandir. Lui, pourtant, ne voit aucune nécessité à se lancer dans le combat pour la survie : sa maman pourvoit à la sienne. Il resterait volontiers

sous la tonnelle à croquer de l'ail en contemplant de loin les convulsions du monde. Il faut toute l'énergie de la jeune journaliste pour lui faire trouver un travail : couchettiste sur la ligne Genève-Rome. Mais la pygmalionne a d'autres rêves : il lui faut un artiste. Boniface se résignera-t-il à ajouter un livre aux millions qui s'empoussierent dans les bibliothèques ?

Huitième roman de Michel Layaz, *Cher Boniface* est un hommage aux forces subversives et rédemptrices de l'amour, un apologue gai et tendre, dans la continuité de *La Joyeuse Complainte de l'idiot*. Et les enquêtes de l'intrépide journaliste permettent une série de portraits acides des décideurs du monde de l'art et de celui de l'administration. IR

— Editions Zoé.



SWISS PARADISE Rolf Lyssy

En 1978, on découvrait *Les Faiseurs de Suisses*, ce film à l'humour corrosif qui plonge dans les méandres kafkaïens des procédures de naturalisation à la mode helvète. Aujourd'hui, on lui découvre une motivation que l'on n'aurait pas soupçonnée alors, et qui le rend encore plus poignant. Son réalisateur, Rolf Lyssy, a en effet écrit un « rapport autobiographique », dans lequel il raconte l'une

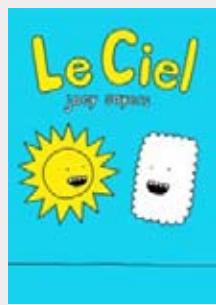
des périodes les plus sombres de sa vie : alors qu'il est confronté à des difficultés qui l'empêchent de tourner son nouveau film aux Etats-Unis, il constate un jour à son lever que plus rien n'est possible pour lui. S'habiller, téléphoner, se chauffer, tout devient insurmontable. Il est entré dans une grave dépression qui durera six mois. Il entreprend un long voyage intérieur qui le ramène à sa propre origine. Ses grands-parents, juifs d'Europe de l'Est, ont émigré en Suisse d'où ils seront chassés avant d'être déportés et assassinés. Sa mère lui doit sa vie et son passeport parce qu'elle lui a donné naissance sur le territoire suisse. Le film qui ne s'est pas fait devait s'appeler *Swiss Paradise*. Ainsi se nomme le livre qui l'a remplacé. On le découvre comme un émouvant parcours personnel marqué par l'Histoire et la création cinématographique. Un témoignage essentiel et courageux. SF

— Editions d'En bas, traduction d'Odile Pesse, à paraître en avril 2009. —

Bande dessinée



VISIONS DE THAMÜHL
Marcel Miracle



LE CIEL
Joey Sayers

Du côté de la « capitale » vaudoise, le livre d'artiste à prix modéré se distingue par le sceau gaufré d'art&fiction. A Lausanne, les artistes du cru et les autres mettent la main à la pâte depuis huit ans pour que très régulièrement de nouvelles parutions voient le jour.

Loin de tout dogme éditorial et d'uniformité de goût et de genres, la ligne de ces éditions se définit surtout par les rencontres et les liens qu'elles tissent. Pour preuve, ce dernier ouvrage paru en décembre 2008, *Marcel Miracle, Visions de Thamühl*. Un livre à la couverture râpeuse, tachetée de points jaunes et animée par un chien en laisse courant après de drôles d'oiseaux tête à l'envers. L'artiste franco-suisse, né il y a cinquante-deux ans à Madagascar, dessine consciencieusement sa cosmogonie hallucinée, domestique et fantastique et lui attribue des textes pas piqués des circonscriptions.

Du côté de la « Riviera », la poésie hurluberlue, les nano-textes, les fictions avec ou sans frictions et les bandes dessinées d'auteurs les plus débridés arborent avec superbe le triple « e » aigu des éditions Castagnéée à Vevey, depuis 2004. Le dernier-né est une première pour la francophonie bédéophile. L'album *Le Ciel* de Joey Sayers, une auteure underground américaine, déroule ses petites histoires d'une efficacité désarmante : un soleil et un nuage deviennent avec parcimonie, rencontrent parfois Dieu – un cube à deux yeux – et font la pluie et le beau temps d'une pensée subtile et subversive. Un concentré d'humour minimaliste servi par un trait qui l'est tout autant. Florence Grivel

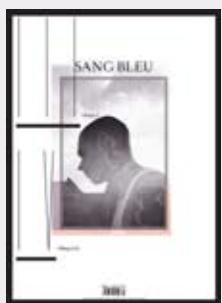
— *Visions de Thamühl*, Editions art&fiction.

Disponible à la librairie de la galerie du jour agnès b. ou sur www.artfiction.ch

— *Le Ciel*, Editions Castagnéée.

Diffusion Le Comptoir des Indépendants à Montreuil (<http://gazette.lecomptoirdiff.com>) ou sur www.castagniee.com —

Art



SANG BLEU
revue dirigée par Maxime Büchi

En main, la copieuse revue tient du livre-objet et doit peser deux bons kilos. Avec plus de 500 pages, ses suppléments et son CD, le numéro III/IV de *Sang bleu*, orchestré magistralement par le graphiste lausannois Maxime Büchi est un embarquement jouissif

pour un trip échevelé et atomisé. Au cœur du propos, non pas le tatouage mais bien les individus tatoués. Le tatouage comme statement, la revue comme projet esthétique expérimental. Rythme typographique haletant, flux d'images insensé, témoignages et essais pointus vont à rebrousse-poil de nos habitudes de lecture sans pour autant nous laisser sur le carreau. Un objet éditorial foldingue qui, en plus, rend compte de ce qui se fait de mieux actuellement côté art contemporain suisse, anglais et allemand. FGr

— En vente à Paris à La Sarbacane, chez Colette, au Palais de Tokyo, etc. Autres points de vente sur <http://sangbleu.com/order/> —



BEAUTIFUL BOOK
L/B

Pop art, James Bond, années 70, psychédélisme..., la liste est loin d'être exhaustive lorsqu'il s'agit d'égrener les citations qui teintent l'univers plastique du duo d'artistes designers Sabina Lang et Daniel Baumann. Pourtant, leurs projets tirent leur inspiration d'une autre substance que la nostalgie. La courbe et les larges bandes de couleurs

sont une signature chez eux, tant pour le mobilier que pour les microarchitectures et autres environnements. A coup d'hôtel futuriste à chambre unique (*Everland*, Yverdon, Expo 02, toit du Palais de Tokyo en décembre 2008), de stade de football non-orthogonal (*Dynamo Kiev*, 2001) ou encore de *white cube* aux murs entièrement habillés de peintures géométriques, Lang et Baumann construisent un langage plein d'humour et de rigueur, qui se joue de toute morosité. Le pari de déployer à la fois poétiquement et efficacement l'esprit de L/B dans un livre est une réussite. *L/B Beautiful Book* se construit telle La Genèse, en sept points. A chaque chapitre correspond une préface sensible et truculente d'un conservateur de musée ou critique d'art, comme autant de paraboles qui ouvrent les champs vivants de l'expérimentation intelligente. FGr

— Editions JRP/Ringier, en anglais.

Architecture



JEAN TSCHUMI -
ARCHITECTURE ÉCHELLE
GRANDEUR
Jacques Gubler

A l'origine de l'enseignement de l'architecture à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), Jean Tschumi (1904-1962) s'est également distingué par la qualité de ses propres réalisations.

Le parcours de son fils Bernard (né en 1944) se caractérise aussi par ce double talent de pédagogue et de praticien. Intimement associée à la carrière de Bernard Tschumi depuis son projet pour le parc de la Villette, en 1982, la ville de Paris tient une place particulière dans la trajectoire de son père qui, après y avoir étudié, y a fondé un bureau, géré parallèlement à son agence lausannoise. Cette publication documente une production de haut niveau et passionnante par la place qu'y tiennent certaines entreprises internationales, comme Nestlé ou Sandoz, pour lesquelles Jean Tschumi s'est appliqué à créer non seulement des bâtiments, mais également une image de marque. Matthieu Jaccard

— Editions Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR). —



MARCEL MEILI, MARKUS PETER
1987-2008
Beiträge von
Jürg Conzett
Heinz Czech
Heinrich Heffensteiner
Adolf Krischanitz
Josep Luis Matos
Günther Rennert

THE PHILOSOPHY OF THE
SUCCESSFUL MODERN SWISS
ARCHITECTS. MARCEL MEILI,
MARKUS PETER 1987-2008.
Ouvrage collectif

Plusieurs architectes alémaniques sont aujourd'hui actifs à Paris. Parmi ceux-ci les zurichoises Meili et Peter, sujets d'une récente et remarquable monographie. Fondé en 1987, ce bureau a peu à peu gravé les échelons d'une reconnaissance

internationale. Actifs à Milan, Munich ou Prague, ils construisent actuellement des logements sur le site des anciennes usines Renault à Boulogne-Billancourt. Marcel Meili, né en 1953, et Markus Peter, né en 1957, enseignent à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ). Le premier intervient dans le cadre de Studio Basel, une structure dédiée à l'étude des problématiques urbaines dans laquelle interviennent aussi Roger Diener ou Jacques Herzog & Pierre de Meuron. MJ

— Scheidegger & Spiess, en anglais.

Musique



© Benoît Peverelli

MONDAY'S GHOST / Universal Sophie Hunger

A Paris en décembre dernier, alors qu'elle passait de la guitare au piano, un reste d'adolescence dans les épaules rentrées, Sophie Hunger, 24 ans, distillait des bribes de discours timides entre ses chansons qui ne le sont pas. Dans la salle comble du Point Ephémère, elle a tenté d'expliquer que le suisse-allemand, objet de désamour ancré profondément, s'avère une langue des plus extraordinaires à triturer. Le public a trouvé franchement exotique cette « postfillette » pleine de points de suspension et d'arguments linguistiques.

Il faut comprendre ce public : il n'y a eu jusqu'ici dans le paysage hexagonal qu'un seul musicien alémanique, Stephan Eicher, et il a tardé quatre albums avant d'oser le dialecte devant ceux qui ne voulaient que « *Déjeuner en Paix* ». Aujourd'hui, Eicher apparaît tel un parrain sur le deuxième album de Sophie, *Monday's Ghost*, sorti début février.

On le clâme haut et fort, Sophie Hunger est un talent brut. La voix comme un passe-partout. Les paysages de cette zurichoise sont tout en demi-teintes et brumes de mélancolie, mais elle y dissémine des refrains cousus main qui vous collent à la mémoire. Son territoire est vaste, jusqu'à ses reprises jazz où elle cherche au fond de son ventre une véhémence capable de clouer une salle. A la barre des grandes sœurs, on appelle PJ Harvey et Feist. A la barre des témoins, la chanteuse Camille et tout le public du Montreux Jazz Festival qui a adopté Sophie Hunger comme la pépite des éditions 2007 et 2008. Pour juger du cas, nul besoin toutefois d'être trilingue zurütsch-anglais-français. Une paire d'oreilles suffit pour comprendre que Sophie Hunger et son *Monday's Ghost* vont s'imposer d'eux-mêmes. FG

— Concerts du 23 au 28 mars à Paris, la Boule Noire
www.sophiehunger.com
www.laboule-noire.fr —

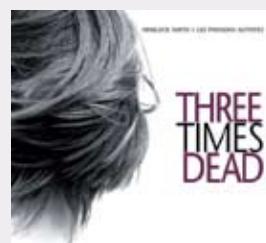


SOLO BONE / Slam Productions Samuel Blaser

Pourquoi un disque de trombone ? En sus, en solo. La tragédie du mec qui, déjà, opte pour l'instrument le plus pataud qui soit – un long tube de mauvais cuivre qu'on a trop enroulé, qui éborgne le voisin et sonne toujours un demi-quart de ton à distance du juste. En plus, le tromboniste ne trouve personne pour lui faire la cassette. Samuel Blaser, de La Chaux-de-Fonds, a vu des fanfares marchantes dans les rues glaciale de sa ville, la plus

haute d'Europe. Il est tombé, pour son plus grand malheur, fou de la coulisse. Il est parti à New York, puis maintenant à Berlin, histoire de huiler son tempérament. Il est devenu en quatre barrissements l'un des souffleurs les mieux cotés de sa génération. Il décide donc, après une série d'albums en configurations variables, de revenir à lui. A cet outil encombrant dont il ne se lasse pas. Il renoue avec le burlesque. La poésie bancale. Le frémissement du jazz quand il a peu d'idée de lui-même. Dans *Solo Bone*, Blaser grince, tord, fond, il ne s'ennuie pas. Il vous ennuie peu. Ce garçon vous rappelle Roswell Rudd qui a commencé sa carrière à jouer sur des pistes de cirque et des orchestres de Dixieland. Son génie à Blaser ? Avoir compris que le trombone, cet objet de seconde voix, autorise les contresens. C'est un grand à venir. Autant l'écouter quand peu le savent encore. Arnaud Robert

— www.samuelblaser.com



THREE TIMES DEAD / Everestrecords Hemlock Smith & Les Poissons Autistes

Ils décident de faire de la musique à distance, par courrier, de miner le régal des autres, la synthèse des souffles. Les Poissons Autistes viennent du bruit, de la boucle, de l'organique qu'on traduit en disque dur. Ils ne sont pas électroniques, ils soufflent dans des trompettes, tapotent sur des claviers.

Ils rencontrent Hemlock Smith, autre projet de comptoir tardif. On se dit d'abord que Nick Drake n'aurait pas sonné autrement s'il avait pressenti Ikue Mori (ou Brian Eno avec Joni Mitchell). Le disque s'ouvre sur « *Birmingham* », cabaret délité. Hemlock Smith s'appelle Michael Frei et vit à Vevey, là où Nestlé fait des petits. Sa voix rappelle tant de choses sur lesquelles vous n'arrivez pas à mettre de noms. Un côté enfumé, d'une ancienne jeunesse reprisée. La métaphysique terre à terre des écrivains alcooliques, mais aussi quelque chose de sain. Cette musique, hantée par ses murmures numériques, fait l'effet d'une histoire drôle qu'on raconte avec les yeux mouillés. En bref, ce magnifique disque brouille le sentiment pop, derrière une évidence de chansonnier épique. AR

— www.myspace.com/lespoissonsaustistes

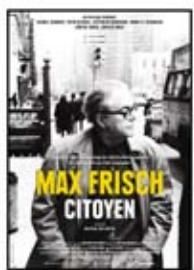
Films en DVD



Ursula Meier avant HOME

Suite au grand succès remporté par *Home*, le dernier film d'Ursula Meier avec Isabelle Huppert et Olivier Gourmet (plus de 45 000 entrées en Suisse romande, plus de 100 000 en France), il est urgent de signaler l'édition en DVD des premiers films de la réalisatrice, qui donnent la mesure de son potentiel. *Des heures sans sommeil* (1998) racontait les retrouvailles d'un frère et d'une sœur éloignés pendant des années. Ursula Meier signait ensuite avec *Autour de Pinget* (2000) l'une des tentatives les plus réussies pour présenter un écrivain et faire comprendre sa démarche littéraire en la « mimant » en quelque sorte cinématographiquement. Dans ce documentaire exceptionnel d'intelligence et de sensibilité, la cinéaste tisse comme personne des images d'archives familiales de Pinget avec des vues de son dernier lieu de vie. S'y ajoutent des témoignages de critiques et auteurs appartenant comme lui au Nouveau Roman et des extraits de textes exclusivement dits par Claude Rich. *Autour de Pinget*, comme l'indique son titre, réussit le tour de force de dessiner en creux un auteur qui ne cesse de dire l'impossibilité même du portrait. Après *Tous à table* (2001), un film quasi expérimental sur la façon dont les rapports se tordent à l'occasion d'un repas d'anniversaire, Ursula Meier réalise *Des épaules solides* (2002) pour la collection *Masculin Féminin* lancée par Arte. Attention, chef-d'œuvre ! Filmant l'adolescence et le sport en évitant les écueils des deux genres, la cinéaste dessine le portrait d'une jeune athlète obsédée par le désir de pousser à ses limites un corps qu'elle ne connaît pas encore. Une magnifique traduction de la complexité des désirs adolescents. *Pas les flics, pas les noirs, pas les blancs* (2001) témoigne d'une expérience de police de proximité qui permet la médiation entre population et immigrés dans un quartier de Genève. Evitant de traiter la xénophobie de manière abstraite, Ursula Meier travaille à l'incarner par différents parcours de vie, montrant comment certaines rencontres peuvent modifier des convictions. *Serge Lachat*

— Editions DVD Poche et Editions Films pour un seul monde.
Tous les films sont disponibles sur www.artfilm.ch —



MAX FRISCH CITOYEN (2008) Matthias von Gunten

Matthias von Gunten retrace l'histoire de cet écrivain majeur de la littérature suisse du XX^e siècle en insistant sur son rôle d'intellectuel et de témoin critique. La vie de Max Frisch est évoquée à la fois par des images d'archives sur de grands événements de son temps (parfois retravaillées en ralenti et surimpression avec une préciosité un peu gratuite) et des images d'archives personnelles souvent tournées par Frisch lui-même. Le film donne aussi, et peut-être surtout, à entendre les textes de l'auteur. Voilà qui rappelle l'acuité de son regard sur

son siècle, notamment sur la guerre Froide et la Suisse de l'après-guerre. Ses textes sont essentiellement tirés de son *Journal*, les pièces de théâtre et les romans étant le plus souvent simplement mentionnés. Ils alternent avec des témoignages de politiciens, comme le secrétaire d'Etat Henry Kissinger ou l'ancien chancelier allemand Helmut Schmidt, qui donne une excellente définition de l'intellectuel et de son rôle par rapport au monde politique, et d'écrivains comme Peter Bichsel, Christa Wolf et Günter Grass, tous intimes de Frisch.

Derrière ce portrait de Frisch, la question qui taraude le réalisateur Matthias von Gunten tout au long du film se fait sentir : comment se passer de tels témoins aujourd'hui ? Pour ceux qui ignorent l'allemand, une version française donne à entendre les textes de Frisch dans une excellente traduction, même si les sonorités et le rythme du texte original, et par là-même les qualités d'écrivain de Frisch, sont perdus. SL

— Prod. Look Now. DVD. Distribué par pelicanfilms. Disponible sur www.artfilm.ch www.cultureactif.ch/ecrivains/frisch —

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association d'amis est créée dans le but de contribuer au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

— Des rendez-vous privilégiés

Les amis seront invités à rencontrer les acteurs de la création contemporaine dans toutes ses formes. Vernissages privés, visites d'expositions, débats et voyages seront autant de moments d'échange et de découverte. En automne 2009, le Centre culturel suisse emmène ses amis à la 53^e Biennale de Venise.

— Des avantages

Les amis reçoivent *Le Phare*, bénéficient de tarifs préférentiels sur les publications, de réductions ou d'entrées gratuites aux événements publics organisés par le Centre culturel suisse.

— Une édition d'artiste

Andres Lutz & Anders Guggisberg réalisent une édition réservée en priorité aux amis du Centre culturel suisse.



Andres Lutz & Anders Guggisberg

Loup de Noël, 2008.
Edition Centre culturel suisse, 2009, tirage lambda brillant, 42 x 60 cm, 30 exemplaires + 20 A.P. et H.C.

Prix de vente (non encadré) : 300 €/450 CHF

Pour membres de soutien : (-20%) 240 €/360 CHF

Pour membres bienfaiteurs : (-50%) 150 €/225 CHF

Pour membres donateurs : offert

L'assemblée générale constitutive de l'association se tiendra en mars 2009. Les adhérents seront informés des statuts et avantages offerts par courriel. Ils recevront les programmes du Centre culturel suisse par la poste.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €/75 CHF

Cercle des bienfaiteurs : 150 €/225 CHF

Cercle des donateurs : 500 €/750 CHF

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F - 75003 Paris

lesamisuccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Prochaines programmations du Centre culturel suisse

— Du 16 mai au 19 juillet 2009



Stéphane Breton, *Le Monde extérieur*, France, 2007.

Fictions du Réel

Carte blanche à Visions du Réel - Festival international de Cinéma, Nyon. Deux focus du 19 au 22 mai et du 16 au 19 juin.

« Qu'est donc une image authentique ? Celle qui inspire confiance ? Comment croire les films du réel ? Le cinéma est affaire de croyance. Les archives sont un moyen récurrent, une stratégie, pour fonder l'authenticité d'un récit, pour en attester la vérité. Les archives sont-elles par nature pourvues de cette qualité d'authenticité ? Sont-elles preuve du réel, témoignage irrévocable de ce qui a été ? Les archives seraient-elles plus vraies que les autres images ? »
Jean Perret, directeur de Visions du Réel

Projections, débats, tables rondes avec entre autres les cinéastes Stéphane Breton, Patric Jean, Fernand Melgar, Nino Kirtadzé et la romancière Nancy Huston (auteure de *L'Espèce fabulatrice*). Modérateurs : Jean Perret, Bertrand Bacqué, Barbara Levendangeur, Emmanuel Chicon.



Marc Bauer, dessin de la série *Gegen mein Gehirn*, 2007 (collection privée).

Usages du document

Exposition d'art contemporain

Pour faire écho au projet de Visions du Réel, une exposition rassemblera des œuvres d'une quinzaine d'artistes de différents pays. Le document ou l'archive est l'élément à partir duquel ces artistes travaillent, et chaque œuvre en propose un usage singulier. Manipulation, collection, transformation, transgression, inspiration sont quelques-unes des méthodes que nous allons explorer à travers des dessins, des photographies, des collages, des installations, des performances, des films...

— Du 15 au 20 septembre

Extra Ball

Un nouveau festival des arts vivants

— Du 10 octobre au 13 décembre

Silvie Defraoui

Exposition personnelle



saison 08/09

Votre soirée à la Comédie...

Quartier lointain

JIRÔ TANIGUCHI /
DORIAN ROSSEL
du 20 février au 8 mars 2009
au Théâtre du Loup

Gustavia

MATHILDE MONNIER
& LA RIBOT
du 10 au 14 mars 2009

Hey Girl !

SOCIETAS RAFFAELLO SANZIO,
ROMEO CASTELLUCCI
du 24 au 29 mars 2009

La Charrue et les étoiles

SEAN O'CASEY /
IRÈNE BONNAUD
du 21 avril au 2 mai 2009

Illusions comiques

OLIVIER PY
du 6 au 17 mai 2009

Billetterie :

tél. 022 320 50 01 / www.comedie.ch
Bd des Philosophes 6 / 1205 Genève

Service culturel Migros Genève
Rue du Prince 7 / tél. 022 319 61 11
Stand Balexert et Migros Nyon-La Combe

COGITO,
ERGO
GRÜ

Théâtre du Grütli
Genève

saison 08/09 chaos :

Geneviève Guhl / Roberto Garieri / Josef Szeiler / Marc Liebens / Noemi Lapzeson / Mathieu Bertholet / Fabrice Huggler / Jacques Demierre / Alexandre Simon / Brice Catherin / Delphine Rosay / Gabriel Alvarez

GRÜ/Theâtre du Grütli
16, rue du Général-Dufour
1204 Genève

www.grutli.ch



Levée de corps

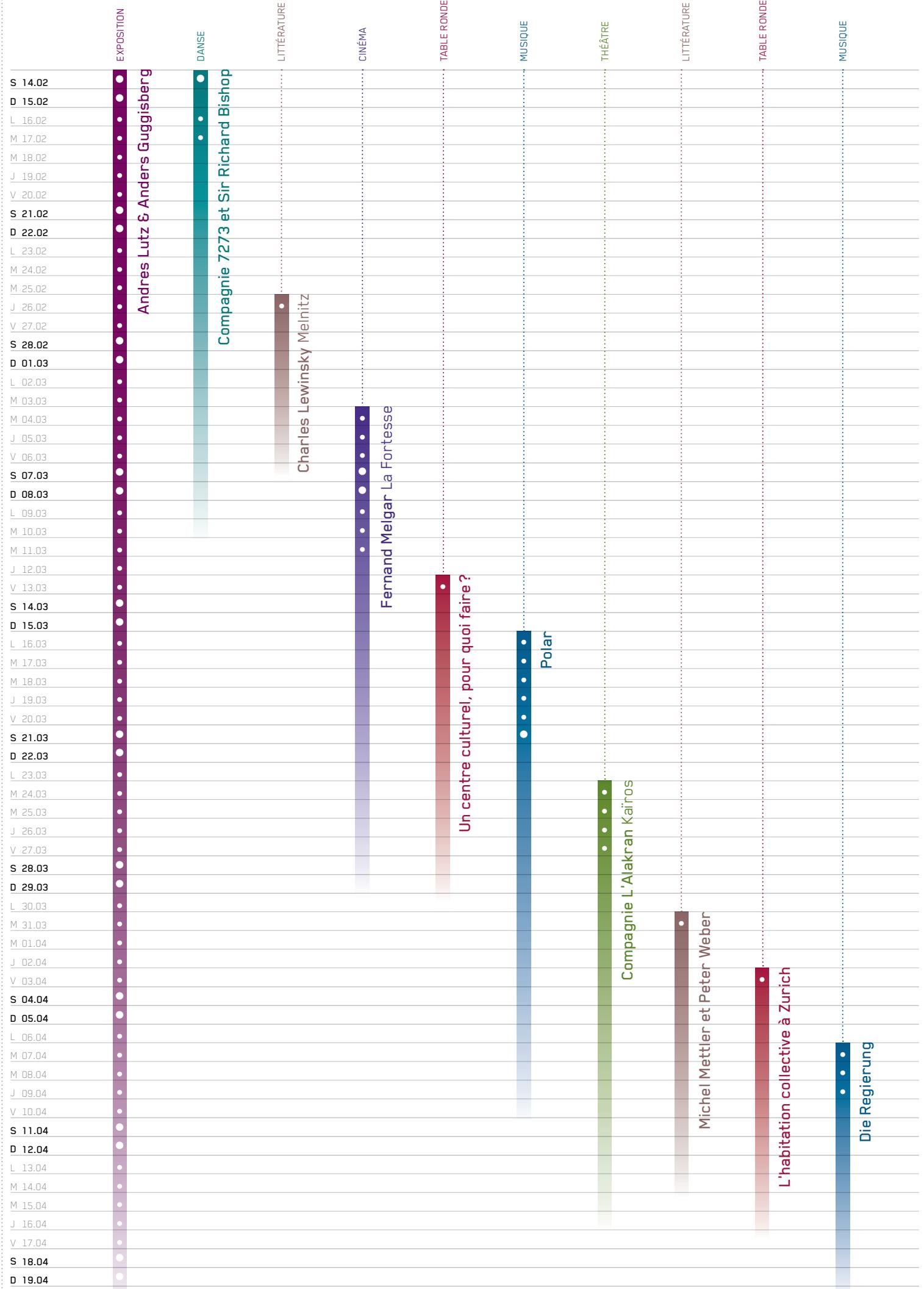
Photographie de Steeve luncker. Texte de Christian Caujolle.

Dans chaque numéro, *Le Phare* laisse carte blanche à un photographe puis soumet son image à un regard extérieur pour qu'il la commente.

Le sentiment général est qu'avec le numérique et sa large diffusion, tout le monde est photographe. Il serait évidemment plus juste de dire « se croit » ou « se sent » photographe. Ce qui nous renvoie à un des problèmes de perception et de pratique de la photographie, medium qui a, entre autres, la particularité de produire, mécaniquement et avec une rapidité proprement stupéfiante, une image. Il y a peu de chances qu'il s'agisse effectivement d'une « photographie » tant ce terme devrait être réservé à des pratiques professionnelles ou à des créations aux enjeux esthétiques pour lesquelles l'image argentique (ou numérique, mais ce n'est pas exactement la même chose) est outil d'expression et de recherches formelles au service d'un propos et au moyen de dispositifs bien précis. Ce médecin légiste qui, avec son petit appareil numérique, enregistre ce qui peut s'apparenter à une scène choc des pires moments de guerre, qu'est-il en train de faire ? Qu'est-ce qu'il photographie ? Et pour quel usage ?

Le carré non démonstratif de Steeve luncker, s'il se raccroche à son travail autour de la mort et à sa réflexion sur l'image fixe, dépasse l'anecdote par son cadrage et parce que l'instant immortalisé nous ramène au voyeurisme, à l'iconophagie. Son évidence met mal à l'aise, non qu'elle soit choquante en soi, mais la scène dont elle souligne l'ambiguité nous renvoie à la nécessité d'approcher aujourd'hui les images pour les penser (les panser aussi peut-être). L'humanité n'a jamais connu de période durant laquelle autant d'images étaient produites au même instant. Victoire des technologies, de la vitesse, de la transmission. En même temps, jamais les images n'ont été détruites aussi vite après leur capture. Je ne sais pas si le médecin légiste aura conservé l'image qu'il est en train de prendre. Je ne sais pas s'il l'a conservée sur un CD ou un disque dur, s'il l'a imprimée. Je ne sais pas à quoi elle peut ressembler, cela peut aller de la nature morte à l'étal de boucher. Et je ne suis pas certain d'avoir envie de la voir, même si je sais qu'elle doit présenter un intérêt.

CALENDRIER DU 14 FÉVRIER AU 19 AVRIL



Réservez vos places pour les spectacles, concerts et rencontres au **01 42 71 44 50**. Tarifs de 0 à 12 €.

www.ccsparis.com